

LA THEORIE DE LA CRISE CATASTROPHIQUE DU MPC, BASE VITALE DE LA PRE- VISION REVOLUTIONNAIRE DU COMMUNISME. (3)

INTRODUCTION.

L'attitude constante de Communisme ou Civilisation a été de se considérer comme un moment du parti communiste "au sens historique du terme", ou plus brièvement, du parti communiste historique. Ce à la fois dans le temps, et dans l'espace.

Dans le temps, car la théorie et la pratique de CouC s'inscrivent dans la continuité de la tradition du mouvement communiste, du parti communiste en tant qu'il est défenseur et unique dépositaire, à travers les générations, du programme de libération du prolétariat et de l'espèce humaine : le programme communiste. De ce fait, CouC trouve sa place dans la lignée de l'action du prolétariat révolutionnaire, action jalonnée depuis l'émergence du socialisme scientifique par la création de partis communistes formels, organes du prolétariat, par la médiation desquels ce dernier devient classe révolutionnaire, capable d'abattre l'ancienne société et d'extirper de ses flancs la société nouvelle. Comme nous le rappelons dans notre page de garde, nous nous revendiquons de l'intégralité du programme communiste, surgi comme totalité organique en 1847; programme qui fut défendu par la Ligue des Communistes, l'Association Internationale des Travailleurs (Conseil Général), la Seconde Internationale, puis, après la mort d'Engels, avec plus ou moins de bonheur par les gauches socialistes contre la dégénérescence opportuniste de ce parti: le flambeau fut repris par la III^e Internationale; celle-ci ne parvint pas toutefois à restaurer pleinement le programme. Enfin la Gauche Communiste d'Italie (1912-1966), qui fit partie des gauches de la seconde Internationale, qui participa à la fondation de la III^e, lutta en son sein contre le nouveau cours opportuniste, sût préserver, après le passage de l'IC dans le camp de la contre-révolution, le programme communiste et le transmettre aux générations futures, même si elle ne parvint pas elle non plus à en assurer la restauration intégrale.

Dans l'espace, car l'incarnation de la fidélité à une telle tradition ne peut pas se faire de manière simplement idéale, abstraite, mais doit recevoir une expression. Comme nous le disions dans le N° 11, si, lorsque la période historique ne

permet plus le maintien de l'organisation formelle du parti, il faut renoncer à celle-ci, cela ne veut pas dire que la permanence du parti historique, et donc du programme durant ces intervalles, puisse se passer d'une expression, plus ou moins adéquate. Le programme n'est pas une réalité abstraite, mais un instrument de lutte qui doit être défendu et exprimé. D'où l'exigence d'une continuité dans le temps (1). Comme le disait la Gauche, cette continuité organique à l'échelle historique doit être perceptible à travers toutes les ruptures et les accidents contingents.

"Pour suivre la continuité des apports de notre travail, les lecteurs ne doivent pas s'arrêter aux changements de titre des périodiques, dûs à des épisodes relevant d'une sphère inférieure. Nos contributions sont facilement remarquables par leur indivisible organicité. De même que c'est le propre du monde bourgeois que toute marchandise soit porteuse de son étiquette de fabrique, que toute idée soit suivie de la signature de l'auteur, que tout parti se définisse par le nom du chef, il est clair que nous sommes dans notre camp prolétarien quand le mode d'exposer s'intéresse aux rapports objectifs de la réalité pour ne jamais se cantonner aux avis personnels de contradicteurs stupides, aux louanges et aux blâmes, ou à de vains matches disproportionnés entre "poids lourds" et "poids légers". Dans ce cas, le jugement ne porte plus sur le contenu, mais sur la bonne ou mauvaise renommée de celui qui expose.

Un travail comme le notre ne réussira qu'à la condition d'être dur et pénible et non pas facilité par la technique publicitaire bourgeoise, par la vile tendance à admirer et à aduler les hommes."

(Sul Filo del Tempo - Mai 1953)

Les manifestations théoriques et pratiques du parti communiste historique vont de la petite revue à teneur essentiellement théorique, au parti mondial unique de la classe ouvrière, parti historique formalisé, qui unifie toutes les formes de lutte de la classe contre le capital mondial et ses Etats.

De l'un à l'autre, des formes de base à celles les plus aigues de la lutte des classes, il peut y avoir des expressions intermédiaires, mais l'expérience historique montre que la rupture s'effectue qualitativement et que le parti (formel) même petit, même limité se constitue dans les périodes où la forte poussée des luttes du prolétariat permet de renverser, même de manière infime au départ le rapport historique entre les classes dominantes et le prolétariat exploité. De la même manière, plus le travail de préparation à un tel événement aura été intense, plus l'expression du parti-programme historique aura su se préserver pure et plus le parti formel sera apte à assurer son rôle de direction du prolétariat révolutionnaire jusqu'à la victoire finale.

(1) Lorsque nous nous définissons comme un moment du parti historique, également dans l'espace, nous voulons parler également de notre place au sein de ce qu'on peut appeler le "milieu révolutionnaire" ou le "mouvement communiste" actuel, qui constitue l'expression actuelle et plutôt mal que bien) du parti communiste historique.

C'est pourquoi dans l'époque actuelle, Communisme ou Civilisation ne se range pas au côté des songe-creux qui ont vite fait de baptiser "groupe", "organisation", "courant", "parti" etc... le petit regroupement de révolutionnaires qu'ils constituent. Car la tradition dont nous relevons nous a justement appris que les époques où le rapport entre la révolution et la contre-révolution ne s'est pas encore qualitativement renversé en faveur de la première exigent avant tout un immense et pénible effort de restauration du programme communiste, et non de dérisoires tentatives immanquablement vouées à l'échec d'entraîner à la lutte les masses ouvrières, pour l'essentiel encore entièrement sous la coupe des organes de la contre-révolution (Etats, partis bourgeois et réformistes, syndicats etc...).

Certes, la crise cyclique de 1981-82 a encore un peu plus contribué à desciller les yeux d'un prolétariat mondial encore hébété par les fumées de l'ivresse de la phase de "prospérité", qui ne signifiait d'ailleurs rien d'autre pour lui qu'exploitation renforcée de manière draconienne et aussi (ce qui n'est pas du tout contradictoire), participation accrue aux fastes de l'expansion capitaliste.

Mais si le prolétariat mondial (et surtout celui des pays dominés par l'impérialisme) a été sévèrement atteint au cours de la dernière crise, le capital s'est encore pour l'instant en grande partie limité à faire le nettoyage parmi les secteurs improductifs, c'est-à-dire les nouvelles classes moyennes salariées. Il faudra que ce massacre historique des classes moyennes se poursuive et s'aggrave encore pour mettre face à face les deux grands ennemis historiques : classe capitaliste et classe prolétarienne, rompant ainsi l'équilibre social bâti tout au long des années de "prospérité", qui ont signifié un accroissement démesuré des conditions d'exploitation du prolétariat, pour le plus grand bien du capital et de ses parasites : les classes moyennes consommatrices de plus-value. Mais tandis que les classes moyennes (qui constituent notre bête noire, comme disait Bordiga), qui n'ont ni unité de classe, ni conscience ni programme historique se laissent dépouiller sans réagir, le prolétariat ne peut subir les attaques du capital sans s'insurger contre les conditions de vie qui lui sont faites. L'aggravation des conditions de vie du prolétariat, à mesure que le capital s'enfoncera dans la crise (avec notamment le retour d'une nouvelle crise cyclique aux alentours de 1987), provoquera l'explosion de très dures luttes sociales, qui produiront à la longue une véritable avant-garde ouvrière à l'échelle internationale, apte à se joindre à la grande tradition historique du communisme et à s'organiser afin de diriger l'activité révolutionnaire du prolétariat.

En l'absence d'une telle force, les proclamations belliqueuses des groupes qui composent le mouvement révolutionnaire actuel, ne sont que de pitoyables exhibitions.

Et ce d'autant plus que parmi leurs nombreuses activités, ils négligent l'essentielle, à savoir l'assimilation et la restauration des principes généraux du communisme, qui restent pour eux fondamentalement incompris.

C'est aussi en tenant compte de cette situation qu'il nous a paru prioritaire d'entreprendre systématiquement le rappel des positions cardinales du programme communiste. Donc pour nous nulle envolée lyrique, mais le dur chemin de l'ABC de la théorie révolutionnaire.

"Qu'ils s'inquiètent donc les volatiles frémissants, lorsque froidement terre à terre, nous les ramenons à l'altitude modeste qu'il nous est donné d'atteindre, nous à qui tout héroïsme et tout romantisme sont interdits; nous qui nous en tenons à l'ironie plutôt qu'au lyrisme et qui nous voyons contraints de rappeler de temps à autres aux gens trop fougeux : ne jouez pas les Phaëtons.

Alors que beaucoup ont l'hystérisme du calcul sublime, nous les éprouvons à la hauteur de l'arithmétique et nous vérifions s'ils savent compter sur le bout des doigts.

Malheur à ceux qui croient pouvoir être, comme on le dit aujourd'hui, le sporte-paroles du mouvement prolétarien de classe et qui se flattent d'exprimer la théorie révolutionnaire, s'ils n'ont pas encore digéré et assimilé le tournant crucial au cours duquel notre doctrine abandonna les positions traditionnelles.

Malheur à tous, mais par-dessus tout, aux groupes qui veulent se placer à l'extrême-gauche du mouvement, et personnifier la lutte contre ses dégénérescences. Il a été mille et une fois trop facile aux opportunistes et à ceux qui collaboraient avec la classe ennemie, de diffamer la "gauche" en l'accusant d'illusionisme, de sectarisme, d'extrémisme formel, d'incompréhension de la totale dialectique du marxisme."

(Bordiga. Le marxisme des bègues. Battaglia Comunista n°8 -1952-)

Gardant pour plus tard le dessert de la politique, il est nécessaire d'abord d'absorber le splats de résistance si l'on veut que l'organisme puisse vivre (sans compter que les desserts que nous sert notre "vant-garde" sont largement frelatés).

A ceux qui prétendent écrire une nouvelle épopée dans laquelle sont révisées les positions traditionnelles du parti communiste, nous commençons simplement par demander s'ils connaissent bien leur B-A-BA.

Il est par exemple de bon ton de critiquer les positions de Marx et Engels et Lénine sur la question nationale et de relever les "contradictions" qui émaillent leurs oeuvres à ce sujet.

Bien entendu nos critiques n'ont fait aucun effort pour comprendre pourquoi le parti a adopté telle ou telle position dans telle ou telle circonstance; par contre l'on en vient à affirmer froidement que les positions de Marx étaient ici ou là contre-révolutionnaires, contradictoires entre elles etc... L'un critique le télégramme de l'AIT à Lincoln, l'autre dénonce "l'incohérence" des positions successives sur le Mexique, ou l'une ou l'autre des adresses de l'ALI sur la guerre franco-allemande, le dernier nous dit que la notion d'exploitation d'une nation par une autre est contre-révolutionnaire etc...etc...

A partir de principes abstraits étrangers au mouvement ouvrier, et qu'il a toujours combattues (Gottfried dans la Ligue des Communistes, les Proudhoniens dans l'AIT etc...) l'on cherche à renier la tradition communiste. Pour les esprits forts d'aujourd'hui, celle-ci s'est en fait toujours trompée. Remontant ainsi d'erreurs en erreurs, les esprits forts en viennent à se considérer comme les premiers défenseurs authentiques des "principes

invariants" (sic!) du communisme, qu'ils sortent tout droit de leurs cervelles brumeuses et n'hésitent pas à renouveler et à remettre en cause tous les quatre matins.

Plutôt que de suivre nos contradicteurs sur les dangereux terrains de l'innovation, nous préférons vérifier si ces initiateurs de nouvelles perspectives pour le mouvement communiste ont bien assimilé l'ABC de la doctrine.

Que constatons-nous alors ? Que les uns, luxembourgistes invérés, ne comprennent pas le premier mot de la théorie de la valeur et de l'accumulation, et qu'ils tirent donc leurs principes proudhoniens d'une analyse complètement loufoque de l'impérialisme.

Que les autres nient le concept d'intensité du travail, ne pouvant admettre par exemple que dans le même temps, sur le marché mondial, un ouvrier allemand crée plus de valeur qu'un ouvrier turc.

Arrêtons-nous à cet exemple simple, en comparant deux pays qui sont tous deux au sein de l'OCDE.

La population active de l'Allemagne était en 1977 de 24,5 millions et elle se répartissait ainsi :

Agriculture	: 6.8%
Industrie	: 45.3%
Services	: 47.9%

A cette population active, de laquelle il faudrait défalquer les travailleurs improductifs, dont la proportion est plus grande dans les pays capitalistes les plus développés, correspondait à cette date un PIB de 513,9 milliards de \$.

A la même date, la population active turque était estimée à 14.7 millions de personnes, réparties de la manière suivante :

Agriculture	: 63.1%
Industrie	: 15.5%
Services	: 21.4%

Le PIB correspondant était de 44.8 milliards de \$.

Pour chaque actif le PIB était donc de 21000 \$ en Allemagne contre 3000 \$ en Turquie.

Si on rapporte ces données non seulement à chaque actif mais même à chaque productif dont la proportion est moindre en Allemagne, cet écart serait encore plus grand. Par exemple si l'on excluait les services (ce qui est un peu arbitraire) (1) pour faire le calcul, l'on obtiendrait environ 40 000\$ en Allemagne pour moins de 4 000\$ en Turquie.

Si maintenant l'on suppose que le capital constant représente 50% du PIB en Allemagne (ce qui est sûrement exagéré) et qu'il ne représente rien en Turquie (ce qui est là, par contre, tout à fait sous-estimé), nous obtenons une valeur de 20 000\$ par ouvrier

(1) Les catégories secteur primaire (agriculture) secondaire (industrie) et tertiaire (services) de l'économie politique bourgeoise ne recourent pas les catégories de travail productif/improductif. Certains services (la réparation automobile par ex.) étant des activités créatrices de plus-value, tandis que certains travailleurs d'entreprises industrielles (marketing, comptables...) sont improductifs. Cette approche ne peut donc donner qu'une vue approximative de la réalité.

productif en Allemagne contre 4 000\$ par ouvrier productif en Turquie. Dans ce raisonnement, on a de plus considéré que la durée du travail était identique, alors qu'elle est probablement plus élevée en Turquie (l'annuaire du BIT ne donne aucun chiffre à ce sujet).

Nous avons donc tout lieu de penser qu'un ouvrier en Allemagne produit, abstraction faite du capital constant, au moins 5 fois plus de valeur dans le même temps qu'un ouvrier en Turquie. Comme le notait Marx :

" Dans son application internationale, la loi de la valeur est encore plus profondément modifiée, parceque sur le marché universel le travail national plus productif compte aussi comme travail plus intense, toutes les fois que la nation plus productive n'est pas forcée par la concurrence à rabaisser le prix de vente de ses marchandises au niveau de leur valeur."

(Marx. Capital I, 6. Oeuvres T.1 p.1060)

Cela signifie qu'en 2 heures de travail l'ouvrier Allemand a créé autant de valeur que l'ouvrier Turc en 10 heures. Que donc la classe capitaliste allemande échangera avec la classe capitaliste turque le produit de deux heures de travail contre le produit de 10 heures de travail.

Mais il y aura toujours des imbéciles pour affirmer qu'étant donné que sur le marché mondial il y a échange de valeurs égales, il n'y a pas exploitation d'une nation par une autre. Le fait que étant donné la division internationale du travail il suffise de travailler deux heures en Allemagne et d'échanger le produit de ces deux heures contre dix heures de travail en Turquie, évitant ainsi à l'Allemagne de consacrer 10 heures, voire un tout petit peu moins, à la fabrication de ce produit; ce fait-là, donc ne suffit pas au petit bourgeois attablé au café du commerce à déguster noisettes, raisins secs et pistaches (1) à l'heure de l'apéritif pour comprendre que là où il a travaillé une heure (sans créer la moindre valeur ni plus-value) pour se payer un amuse-gueule, il a fallu que l'ouvrier turc travaille beaucoup plus pour les produire. Tandis que l'un profite alors de son temps libre pour consommer, l'autre sue de la plus-value pour le plus grand bien de notre petit-bourgeois et du capital. Mais à part cela le concept d'exploitation d'une nation par une autre est réactionnaire !

Il serait tout aussi faux de déduire de ces éléments que l'exploitation va en s'atténuant dans les pays impérialistes. Même en supposant que le taux d'exploitation, que le taux de plus-value (rapport entre la partie non payée et la partie payée de la journée de travail) soit plus élevé en Allemagne qu'en Turquie (c'est ce que dit la théorie révolutionnaire); en supposant donc que sur les 20 000 \$ créés dans l'année l'ouvrier allemand en obtienne le 1/4 soit 5000 \$, que donc le taux d'exploitation soit de $15000 / 5000 = 3$ son salaire réel (2) sera néanmoins supérieur à celui de l'ouvrier Turc pour lequel le taux d'exploitation s'élève par exemple à 100%. L'ouvrier turc recevra un salaire de 2000 \$ et produira une plus-value

(1) Parmi les 898 000 000 F; d'importations turques en France en 1980, 254 000 000 F. étaient consacrés aux fruits comestibles dont : noisettes sans coques 155 000 000 F. Raisins secs 38 000 000 Abricots secs 18 000 000 F. Figues sèches 37 000 000 F.

de 2000 \$. Par conséquent le taux d'exploitation y sera de 100%. (2000 / 2000 = 1). Le salaire de l'ouvrier allemand serait 5000 / 2000 = 2.5 fois plus grand que celui de l'ouvrier turc. Mais le taux d'exploitation de l'ouvrier allemand serait 3 fois plus grand que celui de l'ouvrier turc; quant à la masse de la plus-value produite par ouvrier, elle serait 7.5 fois plus élevée en Allemagne qu'en Turquie. Mais le capitaliste allemand échangera avec le capitaliste turc une semaine de travail en Allemagne contre 1 semaine de travail en Turquie (nous l'avons vu le rapport est de 1 à 5).

Voilà donc les grandes tendances que l'on peut tirer rapidement de la statistique bourgeoise. Celle-ci ne va pas à l'encontre mais confirme complètement les développements de la théorie révolutionnaire, théorie dont les prétendus défenseurs ne connaissent pas la première ligne.

Face à l'imbécillité systématisée, face à la débilité du mouvement communiste actuel, notre tâche présente, compte tenu du rapport de forces, ne peut être que de répéter le B-A-BA, tâche indispensable si l'on veut demain pouvoir écrire convenablement quelques lignes.

Dans la mesure où ils ignorent le B-A-BA, l'on ne saurait leur demander de vouloir transformer de manière révolutionnaire une réalité qu'ils ne comprennent pas. Lorsqu'on ignore la loi de la valeur, il est difficile d'envisager la fin de sa domination. Ainsi le GCI (Groupe communiste Internationaliste) après le CCI et une kyrielle d'autres n'a rien trouvé de mieux que de se débarrasser du bon de travail que Marx préconisait pour assurer une partie de la répartition des ressources dans la phase inférieure de la société communiste.

Et le GCI a trouvé une recette imparable pour se débarrasser d'une telle vieilleries : "instaurer au maximum la gratuité". Rappelons donc aux ânes que le bon de travail n'est qu'un élément de la comptabilité sociale que doit mettre en place la société communiste; et qu'il existe (phase inférieure de la société communiste) ou non (phase supérieure de la société communiste) la société devra tout autant assurer cette comptabilité sociale lui permettant de connaître les ressources dont elle dispose et de les répartir que ce soit pour une consommation immédiate ou future.

Ce bon de travail doit permettre la répartition, une fois défalquées certaines dépenses, des produits destinés à la consommation individuelle. Ce qui caractérise la phase inférieure de la société communiste c'est justement que la société ne peut encore écrire sur son drapeau "à chacun selon ses besoins" et qu'elle est donc obligée de contingerer la consommation. La répartition se fait de manière démocratique, le "droit bourgeois" subsistant, en fonction du temps de travail fourni par les individus associés. La société n'étant pas capable de satisfaire tous les besoins, elle est obligée de les limiter, elle ne peut donc rendre tous les produits gratuits (gratuit ne signifie pas qu'ils n'ont pas de coût, qu'il ne faille pas de travail pour les produire) c'est-à-dire mis à la libre disposition en fonction des besoins de chacun.

(2) -Note de la p.6- Le salaire moyen de 5000 \$ par an est certes un peu bas par rapport à la réalité mais nous avons vu que les 2000 \$ par an sont largement sous-estimés.

En bons révisionnistes, nos "archi-révolutionnaires" du GCI brûlent les étapes, sautent directement de la société bourgeoise à la société communiste développée (1). Encore un effort et l'on pourra bientôt faire l'économie de la dictature du prolétariat !!!

Loin d'être une vieillerie dépassée, la mise en place du bon de travail sera aujourd'hui, alors que les banques, les postes, les caisses d'épargne ont tissé une toile d'araignée qui enserre jusqu'à la commune la plus éloignée, alors qu'existent déjà la carte de crédit et demain la "monnaie électronique" (2), mille fois plus facile que du temps de Marx.

Fidèles à notre méthode nous continuerons donc à rappeler les principes cardinaux du programme communiste. Si notre "avant-garde" est incapable ne serait-ce que de balbutier les premières lettres de l'alphabet communiste, on ne peut pas lui demander de répandre un minimum de clarté sur une question aussi cruciale que celle des crises. Là encore le délire théorique ne cède la place qu'à un empirisme niais, sous-tendant un activisme sans principe.

Pour notre part nous continuons dans ce numéro notre exposé théorique en poursuivant l'examen de la position de Rosa Luxembourg.



(1) Mais comme ils n'y croient pas, il ne reste de leurs affirmations qu'un tissu d'incohérences. L'on généralise au maximum la gratuité donc on ne la généralise pas complètement. Comment alors se fera la répartition de la partie non gratuite ?

(2) "Vers un monde sans argent ?" Titre d'une publicité relatant les nouvelles techniques électroniques qui seront mises en place dans les années à venir. Notre bourgeois ne sait pas à quel point il est proche de la vérité. Attendez la dictature mondiale du prolétariat et il sera mis bon ordre dans tous ces dispositifs hérités de la vieille société.

4. LA CRISE CHEZ ROSA LUXEMBOURG.

Dans notre dernier numéro consacré à la crise (cf. CouC N°12 Mai 82), nous avons essayé de montrer que la prétendue existence d'une contradiction sur le plan de la théorie des crises entre le livre II et le livre III du capital était sans fondements. Cette thèse, soutenue par le révisionnisme pour abattre la théorie révolutionnaire et substituer à la perspective de la crise catastrophique du MPC celle d'un cours harmonieux de celui-ci, a été malheureusement acceptée également par Rosa Luxembourg dans l'espoir de remettre en selle la théorie révolutionnaire; mais ce faisant elle imagine trouver des contradictions au sein du livre II du capital.

Or, "Le Capital" n'était qu'une partie d'un ensemble plus vaste, "l'Economie" composé de 6 ouvrages dont le dernier était, lui, explicitement réservé à l'analyse des crises. Par conséquent il ne fallait pas attendre du "Capital" une analyse particulière des crises, mais tout au plus en fonction des aspects étudiés, des indications plus ou moins importantes pour l'appréhension de celles-ci. D'autre part non seulement le livre II, tout comme le livre III ne visait pas à fournir une théorie développée des crises, mais encore ils ne se situaient pas l'un et l'autre au même niveau d'abstraction. Du fait de cette différence, les enseignements que l'on pouvait tirer quant à la théorie des crises n'étaient pas les mêmes.

Dans le livre II, pour des raisons méthodologiques tenant à l'analyse du capital, on avait fait certaines hypothèses qui impliquaient que l'on ne prendrait pas en considération -et ce n'était pas l'objet du capital, nous l'avons vu- certains aspects fondamentaux pour la connaissance des crises. Sans pour autant répondre complètement au problème des crises, le livre III -qui n'avait pas plus ce but que le livre II, du fait de son niveau d'abstraction : l'analyse du capital "dans sa diversité" -

reprenait parfois des éléments fort utiles à la compréhension des crises, qui avaient été explicitement écartés du livre II. Par conséquent nulle contradiction entre les livres II et III du Capital, mais une différence sur le plan méthodologique. Et s'il y a bien quelques imperfections dans les schémas de Marx, elles sont d'ordre technique -elles résultent de l'inachèvement de ce livre - et non d'ordre théorique.

Il nous restait à voir une dernière objection méthodologique de Rosa Luxembourg. Celle-ci reproche en effet à Marx d'avoir analysé la société capitaliste sous sa forme pure, comme si elle était exclusivement composée d'ouvriers et de capitalistes. Par conséquent Marx aurait commis l'erreur de ne pas tenir compte des relations que le MPC entretient avec d'autres formes de production, ces relations étant fondamentales pour le MPC et notamment - c'est le fond de la théorie de Rosa Luxembourg sur l'accumulation- pour la réalisation de la plus-value. Répondre à cette objection revient en fait à critiquer la théorie de la réalisation de la plus-value telle que la développe Rosa Luxembourg. c'est donc ce point qu'il nous faut maintenant analyser.

Nous ne commenterons pas ici ce qui, pour certains, est la théorie de Rosa Luxembour, c'est-à-dire que, tout comme Rosa Luxembour elle-même, nous ne considérerons pas que les résultats développés dans le chapitre 25 de son oeuvre (qui en compte 32), soit le nec plus ultra de sa théorie. Comme elle aura l'occasion de l'opposer à ses critiques dans sa réponse : "Critique des critiques ou ce que les épigones ont fait de la théorie marxiste", sa conception se cantonne à un point de vue exposé au long de son ouvrage et qui peut se résumer par la question : "D'où vient la demande solvable pour la plus-value à accumuler ?"

En conséquence nous ne discuterons pas ici les conclusions du chapitre 25 consacré aux contradictions du schéma de la reproduction élargie. Dans cette analyse elle fait apparaître sous l'effet d'une hausse de la composition organique du capital une disproportion entre le secteur des moyens de production et le secteur des moyens de consommation, si bien qu'il existe une surproduction de moyens de consommation d'un côté et une sous-production de moyens de production de l'autre. C'est surtout ce résultat que vont contester par exemple O. Bauer ou A. Pannekoek. Mais indépendamment de la valeur des réponses qui sont apportées il faut noter que nous avons à faire là à une disproportion (sous production d'un côté, sur production de l'autre, crise partielle admise par les Say et les Tougan-Baranowski) et ce n'est donc pas sur ce type de crise que l'on pouvait fonder la perspective de la révolution communiste. Si des auteurs pseudo-marxistes comme Léon Sartre font de telles crises la base de leur conception, il n'en va pas de même chez Rosa Luxembour.

Pour Rosa Luxembour, le procès de production capitaliste a pour but la production de plus-value, cependant pour que celle-ci puisse être capitalisée c'est-à-dire accumulée, il faut auparavant que la plus-value ait revêtu la forme argent. Tout cela est, à première vue, parfaitement conforme avec ce que Marx a toujours affirmé.

"Le procès de production...prend fin dès que les moyens de production sont transformés en marchandise dont la valeur excède celle de leurs éléments constitutifs ou renferme une plus-value en sus du capital avancé. Les marchandises doivent alors être jetées dans la sphère de la circulation. Il faut les vendre, réaliser leur valeur en argent, puis transformer de nouveau cet argent en capital et ainsi de suite....La première condition de l'accumulation, c'est que le capitaliste ait déjà réussi à vendre ses marchandises et à re-transformer en capital la plus grande partie de l'argent ainsi obtenu." (Marx)

Pour Rosa Luxembour, le problème de la réalisation du capital et de la plus-value revêt une acuité particulière lorsqu'on aborde la reproduction du capital total, plus exactement lorsqu'on considère la reproduction élargie du capital total. En effet, d'après elle, dans le cadre de la reproduction simple, cadre il est vrai tout à fait théorique dans le MPC, il n'y a pas vraiment de difficulté pour se représenter le processus de reproduction ainsi que la réalisation du produit social qui lui est subordonné.

Dans la reproduction simple, donc, le capital ne rencontre pas de difficultés. Le capital constant usé doit être remplacé et ce renouvellement occasionne une demande pour cette fraction du capital, fraction formalisée par 'c' dans les schémas de reproduction. De même l'équivalent du capital variable est reproduit sans problème. Les ouvriers ont reçu leur salaire et en le dépensant, ils réalisent la partie représentée par 'v', du produit social.

Si la demande pour les moyens de production usés permet la reproduction de l'intégralité du capital de la section I, la demande de moyens de consommation de la part des ouvriers ne permet la réalisation que d'une partie du capital de la section II. Pour que la reproduction simple soit complète il faut prendre en compte la demande de moyens de consommation fournie par la classe capitaliste qui, pour sa reproduction en tant que classe dépense la totalité de la plus-value à des fins de consommation individuelle. Par conséquent l'ensemble du produit social est réalisé. La classe capitaliste a dans sa totalité l'argent qu'elle a avancé pour les moyens de production, et elle se sert de celui-ci pour renouveler le capital constant usé au cours du procès de production. Les ouvriers, en dépensant leur salaire en achats de moyens de consommation permettent à la classe capitaliste de récupérer le capital variable avancé, tandis qu'ils réalisent la partie du produit social équivalent à v. Enfin la plus-value est entièrement consommée par la classe capitaliste. Sa réalisation en argent ne pose donc pas de problème: des capitalistes provient une demande solvable motivée par la nécessité de se reproduire comme classe. Il faut bien remarquer que si l'on ne veut pas faire de critiques injustifiées à Rosa Luxembourg, qu'elle ne se pose pas ici le problème de l'origine de l'argent nécessaire à la réalisation du produit social (que cette origine soit la production d'or, le crédit... ne nous intéresse pas ici), elle ne pose cette question que pour essayer de mettre en évidence ce qui lui paraît être une difficulté que rencontre Marx dans l'élaboration de ses schémas, difficulté qui en fait révèle un problème beaucoup plus important : celui de la demande solvable pour réaliser la plus-value à capitaliser, problème qui est au centre de la conception de la crise de Rosa Luxembourg (1)

(1) "L'analyse de Marx souffrait, entre autres, de ceci qu'il cherchait à résoudre le problème en se posant au point de vue faux de la recherche des "sources d'argent". Mais il s'agit en réalité de demande véritable, d'utilisation de marchandises et non d'argent pour les payer. En ce qui concerne l'argent en tant que moyen de circulation, nous devons ici supposer, dans l'étude du procès de la reproduction en général, que la société a toujours à sa disposition la quantité d'argent nécessaire à sa circulation ou sait se créer les équivalents nécessaires. Ce qu'il faut expliquer ce sont les grands actes d'échanges sociaux qui sont provoqués par les besoins économiques réels. Certes il ne faut pas oublier que la plus-value capitaliste, pour pouvoir être accumulée doit absolument revêtir la forme argent. Cependant ce qu'il nous faut trouver c'est la demande économique du surproduit sans nous soucier davantage de l'origine de l'argent."
 (Rosa Luxembourg. L'accumulation du capital. T.1 p.139)

Si, dans le cadre de la reproduction simple, le MPC ne rencontre aucune difficulté pour la réalisation de la plus-value, il n'en va pas de même quand on aborde la reproduction élargie. La reproduction simple était une fiction théorique qui se justifiait pour l'analyse de la reproduction simple, mais elle ne correspond en aucun cas à une relation particulière du MPC, lequel a pour perspective la recherche du maximum de plus-value, l'accumulation de la plus-value pour l'obtention d'une plus-value toujours plus grande. Cette hypothèse fictive s'accordait fort bien avec cette autre hypothèse que la société était exclusivement composée d'ouvriers et de capitalistes, la consommation des classes improductives et des diverses fractions des classes dominantes étant comptée dans la consommation de la classe capitaliste prise comme un tout. Par contre les choses ne vont pas aussi facilement avec la reproduction élargie.

Nous avons à faire ici avec une hypothèse qui correspond effectivement à l'essence de la production capitaliste. Dans ce cadre, une partie de la plus-value est accumulée; cependant Rosa Luxembourgeois s'efforce de montrer que cette plus-value ne peut avant de pouvoir être accumulée, trouver d'acheteurs solvables - si l'on demeure dans l'hypothèse d'une société exclusivement capitaliste c'est-à-dire l'hypothèse retenue dans les schémas et plus généralement dans l'analyse théorique du capital - capable de permettre sa réalisation sous forme de capital argent.

Pour les autres parties du capital social, la réalisation s'opère sans difficultés - le raisonnement est le même que dans la reproduction simple -. Les moyens de production utilisés dans le processus de production devant être renouvelés, une demande solvable existe alors pour ceux-ci. Il en va de même pour les moyens de consommation nécessaires à la reproduction de la force de travail. En réalisant leur valeur, les ouvriers permettent aux capitalistes de récupérer le capital variable qu'ils avaient avancé. Pour la partie de la plus-value consommée à des fins individuelles par la classe capitaliste et les classes qui vivent de la plus-value, il existe également une demande solvable, ces classes devant se reproduire comme classe. Il reste alors une partie de la plus-value à réaliser, la partie qui doit être accumulée. Celle-ci revêt la forme de moyens de production et de moyens de consommation. Pour pouvoir être accumulée elle doit auparavant être réalisée, c'est-à-dire qu'elle doit se dépouiller de la forme capital marchandise pour revêtir la forme capital argent. Ce n'est qu'alors qu'elle pourra se convertir de capital argent en capital productif pour effectuer un cycle de production sur une échelle plus vaste que la précédente. La réalisation de cette partie de la plus-value exige, comme pour les autres parties du produit social une demande solvable. Il faut donc des acheteurs qui soient à même de considérer les moyens de production et de consommation sous l'angle de leur valeur d'usage. Il faut que la marchandise trouve un acheteur. Or l'existence de celui-ci ne découle pas automatiquement de l'organisation sociale capitaliste. Au contraire la production se fait de manière anarchique et nul vendeur ne sait s'il trouvera un acheteur pour sa marchandise.

"La valeur de la marchandise saute de son propre corps dans celui de l'or. C'est son saut périlleux. S'il manque, elle ne s'en portera pas plus mal, mais son possesseur sera frustré. Tout en multipliant ses besoins, la division sociale du travail a du même coup rétréci sa capacité productive. C'est précisément pourquoi son produit ne lui sert

que de valeur d'échange ou d'équivalent général. Toutefois, il n'acquiert cette forme qu'en se convertissant en argent et l'argent se trouve dans la poche d'autrui. Pour le tirer de là, il faut avant tout que la marchandise soit valeur d'usage pour l'acheteur, que le travail dépensé en elle l'ait été sous une forme socialement utile ou qu'il soit légitimé comme branche de la division sociale du travail. Mais la division du travail crée un organisme de production spontané dont les fils ont été tissés et se tissent encore à l'insu des producteurs échangistes. Il se peut que la marchandise provienne d'un nouveau genre de travail destiné à satisfaire ou même à provoquer des besoins nouveaux. Entrelacé, hier encore, dans les nombreuses fonctions dont se compose un seul métier, un travail parcellaire peut aujourd'hui se détacher de cet ensemble, s'isoler et envoyer au marché son produit partiel à titre de marchandise complète sans que rien garantisse que les circonstances soient mûres pour ce fractionnement. (....)

L'organisme social de production, dont les membres disjoints -membra disjecta - naissent de la division du travail, porte l'empreinte de la spontanéité et du hasard, que l'on considère ou les fonctions mêmes de ses membres ou leurs rapports de proportionnalité. Aussi nos échangistes découvrent-ils que la même division du travail, qui fait d'eux des producteurs privés indépendants, rend la marche de la production sociale, et les rapports qu'elle crée, complètement indépendants de leurs volontés, de sorte que l'indépendance des personnes les unes vis-à-vis des autres trouve son complément obligé en un système de dépendance réciproque, imposée par les choses."

(Marx. Capital Livre I.1 chap.III. Ed. Garnier p.91-2)

Si l'on dit que ce sont les capitalistes qui achètent ces moyens de production et de consommation - et c'est effectivement ce que les schémas affirment - il n'y a pas dans ce cas accumulation du capital puisque c'est sous l'angle de la valeur d'usage que les marchandises sont achetées (1). Il y a tout au plus accumulation, entassement de moyens de production et de consommation, mais pas accumulation de capital, qui signifie recherche du maximum de plus-value, les capitalistes étant alors intéressés non par la valeur d'usage en tant que telle mais par la valeur d'échange, par la recherche du maximum de valeur d'échange extra, bref, de plus-value.

(1) "La base de l'accumulation est précisément la non-consommation de la plus-value par les capitalistes. Pourquoi produit-on donc cette autre partie, celle qui est accumulée de la plus-value ? D'après le schéma de Marx, le mouvement part de la section I, de la production des moyens de production. Qui a besoin de ces moyens de production accrus ? A cela le schéma répond : c'est la section II qui en a besoin, pour pouvoir fabriquer plus de moyens de consommation. Mais qui a besoin de ces moyens de consommation accrus ? Le schéma répond : précisément la section I, parcequ'elle occupe maintenant plus d'ouvriers. Nous tournons manifestement dans un cercle. Produire plus de moyens de consumma-

Tant que l'on a à faire à la reproduction du capital constant dépensé dans le processus de production, au renouvellement des moyens de production usés, cette demande solvable est cohérente du point de vue de la classe capitaliste, il s'agit de remettre dans l'état antérieur l'appareil productif capitaliste. aussi

(suite de la note 1 p.14)

tion, pour pouvoir entretenir plus d'ouvriers, et produire plus de moyens de production pour pouvoir occuper ce surplus d'ouvriers est du point de vue capitaliste une absurdité." (L'accumulation du capital T.1 p.121)

"Si nous répondons : eh bien! les capitalistes échangeront entre eux l'année suivante encore, cette masse de marchandises accrue et élargiront de nouveau la production - et ainsi de suite d'année en année - alors nous avons une sorte de manège de foire qui tourne à vide. Ce n'est pas l'accumulation capitaliste qui a lieu, c'est-à-dire l'accroissement du capital sous forme argent, mais au contraire, on produit des marchandises pour le plaisir de produire, ce qui est du point de vue capitaliste une pure absurdité." (Rosa Luxembour. Anticritique. p.194. T.2)

Le plus drôle dans cette affaire est l'argumentation de la CW0 qui, nous l'avons déjà vu (cf. CouC N°12) n'a pas compris de quoi il s'agissait. Contre la conception centrale de Rosa Luxembour. elle avance deux arguments. Sur le deuxième, qui ne lui est pas spécifique, nous reviendrons plus tard. Il est d'ailleurs des plus vulgaires. Par contre le premier témoigne de l'incompréhension totale de ce dont on parle. Adossée aux oeuvres de Karl Marx et néanmoins un peu surprise que Rosa Luxembour. qui connaît mieux Marx qu'elle, ait pu laisser passer une telle chose, la CW0 déclare : "Nous ne voyons pas pourquoi ceci serait un mystère pour une marxiste avouée. Tout d'abord Marx (et pas seulement Tougan-Baranowsky comme Rosa Luxembour voudrait nous le faire croire) défendait réellement le point de vue ci-dessus que Rosa Luxembour émettait sur un mode sarcastique." (Revolutionary Perspectives. N°2)

Ce que la CW0 n'a pas compris (outre l'imbécillité qui consiste à rapprocher Marx de Tougan-Baranowsky) c'est que lorsque Marx parle de production pour la production il veut dire amour de la valeur d'échange pour la valeur d'échange, recherche de la plus-value pour la plus-value et Rosa Luxembour qui n'ignore rien de la position de Marx critique ceux qui veulent faire de la production capitaliste une production qui aurait pour but la valeur d'usage, l'amour de la valeur d'usage pour la valeur d'usage transformant ainsi la production capitaliste en un mode de production harmonieux et éternel.

Si nous franchissons un pas supplémentaire dans la vulgarité nous trouvons le cercle marxiste de Rouen, qui éprouve la même perplexité que la CW0 : "En réalité, ce qui est difficile à comprendre, c'est que quelqu'un qui se réclame du marxisme le plus littéral puisse avoir la moindre hésitation à admettre que la production, en régime capitaliste, n'a pas pour but de satisfaire des besoins, quels qu'ils soient et quels que soient ceux qui les éprouvent." (Bulletin du cercle marxiste de Rouen N°2)

demande de moyens de production avait-elle un sens pour les capitalistes. De même en ce qui concerne la partie de la plus-value dépensée par les capitalistes pour se reproduire comme classe. Ce sont les besoins personnels des capitalistes qui engendrent une demande solvable dans la mesure où ceux-ci disposent du surproduit social. Pour la partie du capital social équivalent à v , au capital variable, il n'y a pas non plus, d'après Rosa Luxembour, de difficulté pour la réaliser, les ouvriers dépensent leur salaire dans le but de reproduire leur force de travail.

Par contre il est impossible de trouver au sein de la société capitaliste pure - c'est-à-dire telle qu'elle est schématisée par Marx - une demande solvable pour la plus-value à accumuler. Il faut de plus que cette demande solvable soit croissante à mesure que l'accumulation du capital progresse. Marx montre que la forme de circulation caractéristique du capital est $A-M-A'$. argent-marchandise-argent incrémenté d'une plus-value, tandis que la forme de la circulation simple est $M-A-M$. marchandise-argent-marchandise.

"La forme immédiate de la circulation des marchandises est $M-A-M$, transformation de la marchandise en argent et retransformation de l'argent en marchandise, vendre pour acheter. Mais à côté de cette forme nous en trouvons une autre, tout à fait distincte, la forme $A-M-A$ (argent-marchandise-argent), transformation de l'argent en marchandise et retransformation de la marchandise en argent, acheter pour vendre." (Marx. Oeuvres . Pléiade T.1 p.692)

"Dans la circulation $M-A-M$ l'argent est enfin converti en marchandise qui sert de valeur d'usage, il est donc définitivement dépensé. Dans la forme inverse $A-M-A$, l'acheteur donne son argent pour le reprendre comme vendeur. Par l'achat de la marchandise, il jette dans la circulation de l'argent, qu'il retire ensuite par la vente de la même marchandise. S'il le laisse partir, c'est seulement avec l'arrière pensée perfide de le rattraper. Cet argent est donc simplement avancé." (id. p.694)

"Le cercle $M-A-M$ a pour point initial une marchandise et pour point final une autre marchandise qui ne circule plus et tombe dans la consommation. La satisfaction d'un besoin, une valeur d'usage, tel est donc son but définitif. Le cercle $A-M-A$ au contraire a pour point de départ l'argent et y revient; son motif, son but déterminant est donc la valeur d'échange." (id. P.695)

Dans le cadre de l'accumulation du capital total, lorsque Rosa Luxembour examine le problème de la réalisation, la phase $A-M$ est déjà accomplie, il faut maintenant réaliser M en argent, parcourir la phase $M-A$.

Si l'on dit que ce sont les capitalistes qui réalisent M , ils le font ici dans le cadre d'une formule $M-A$ c'est-à-dire la formule de la circulation simple et non celle de l'accumulation du capital; la marchandise doit satisfaire un besoin et son but est la valeur d'usage, or l'accumulation est de forme $A-M$ et son but est la valeur d'échange.

Par conséquent la plus-value ne peut être réalisée au sein d'une société composée exclusivement de capitalistes et d'ouvriers. Tant qu'on se plaçait sous l'angle du capitaliste individuel, il était facile de concevoir qu'il puisse exister une demande pour sa marchandise - Marx d'ailleurs démontre que celle-ci n'a rien d'automatique et qu'une scission entre la vente et l'achat est tout à fait possible. Par conséquent la transformation de la valeur en argent, la réalisation de la valeur contient la possibilité d'une crise. Par contre lorsqu'on se place du point de vue du capital total, la réalisation de la plus-value à capitaliser ne peut être obtenue, la demande solvable pour celle-ci faisant défaut. Tant qu'on reste dans le cadre des rapports de production capitalistes il est impossible de réaliser la plus-value destinée à l'accumulation, la seule perspective qu'a le capital c'est de trouver des acheteurs solvables, acheteurs qui ne peuvent se trouver qu'en dehors de la production capitaliste et donc au sein des rapports de production pré-capitalistes aussi bien à l'intérieur de la nation capitaliste qu'à l'extérieur de celle-ci. Cette extension vers l'extérieur constituant une manifestation de l'impérialisme, manifestation organique du MPC. Il va de soi que le commerce extérieur inter-capitaliste ne peut être considéré comme une solution de la difficulté. Cela ne ferait que déplacer le problème d'un pays à l'autre pour le retrouver à une échelle plus grande dans la totalité du monde capitaliste. Ce ne sont donc que les relations que le MPC entretient avec les formes de production pré-capitalistes qui peuvent assurer la réalisation de la plus-value. Donc pour Rosa Luxemburg ce n'est que dans les secteurs pré-capitalistes que l'on va pouvoir trouver des acheteurs pour la partie de la plus-value destinée à l'accumulation. Si l'achat par les capitalistes de la plus-value ne signifiait qu'une accumulation de moyens de production et de consommations c'est-à-dire une accumulation de valeurs d'usage, cela impliquerait donc une perspective totalement absurde pour le MPC assoiffé de plus-value. En revanche dès qu'intervient un pouvoir d'achat extérieur au MPC, le problème peut trouver une solution.

Les acheteurs des formes de production pré-capitalistes peuvent eux, à la différence des capitalistes, sans changer l'orientation de leur mode de production, considérer le capital marchandise équivalent à la plus-value destinée à l'accumulation sous l'angle de la valeur d'usage. Eux seuls peuvent avoir besoin de cette masse de marchandises supplémentaires, et la demande solvable qu'ils dégagent permet la réalisation de la plus-value, permet à la plus-value de passer de la forme capital marchandise à la forme capital argent. A partir du moment où la plus-value est réalisée, où le cycle A-M-A' est enfin bouclé, la classe capitaliste peut se lancer dans l'accumulation du capital, réaliser son être et assouvir sa passion, la recherche du maximum de plus-value, l'accumulation de la plus-value pour la plus-value (1).

(1) " Le capitaliste n'a aucune valeur historique, aucun droit historique à la vie, aucune raison d'être sociale, qu'autant qu'il fonctionne comme capital personnifié. Ce n'est qu'à ce titre que la nécessité transitoire de sa propre existence est impliquée dans la nécessité transitoire du mode de production capitaliste. Le but déterminant de son activité n'est donc ni la valeur d'usage, ni la jouissance, mais bien la valeur d'échange et son accroissement continu. Agent fanatique de l'accumulation, il force les hommes, sans merci ni trêve, à produire pour produire et le pousse ainsi instinctivement à développer les puissances productives et les conditions matérielles qui seuls peuvent former la base d'une société nouvelle et supérieure."

"Jusqu'à présent nous n'avons considéré la reproduction élargie que d'un seul point de vue, à savoir comment la réalisation de la plus-value est possible. C'était là la difficulté qui préoccupait exclusivement les sceptiques. En fait la réalisation de la plus-value est la question vitale de l'accumulation capitaliste. Si l'on fait abstraction, pour simplifier les choses, des fonds de consommation des capitalistes, on constate que la réalisation de la plus-value implique comme première condition un cercle d'acheteurs situé en dehors de la production capitaliste. Nous disons bien d'acheteurs et non de consommateurs. En effet la réalisation de la plus-value n'indique pas à priori la forme matérielle où s'incarne la plus-value. Ce qui est certain, c'est que la plus-value ne peut être réalisée ni par les salariés ni par les capitalistes, mais seulement par des couches sociales ou des sociétés à mode de production précapitalistes. On peut imaginer ici deux possibilités différentes de réalisation: l'industrie capitaliste peut produire un excédent de moyens de consommation au-delà de ses propres besoins (ceux des ouvriers et des capitalistes) elle vendra cet excédent à des couches sociales ou à des pays extra-capitalistes."

(Rosa Luxembourgn. L'accumulation du capital p.29 T.2)

La réalisation de la plus-value

"...est liée de prime abord à des producteurs et à des consommateurs non capitalistes comme tels. L'existence d'acheteurs non capitalistes de la plus-value est une condition vitale pour le capital et pour l'accumulation en ce sens elle est décisive dans le problème de l'accumulation du capital. Quoiqu'il en soit, pratiquement l'accumulation du capital comme processus historique dépend à tous les égards des couches sociales et des formes de société non capitalistes. La solution conforme à l'esprit de la doctrine de Marx est dans la contradiction dialectique selon laquelle l'accumulation capitaliste a besoin pour se mouvoir de formations sociales non capitalistes autour d'elle, qu'elle se développe par des échanges constants avec ces formations et ne peut subsister sans les contacts avec un tel milieu.

C'est en partant de là que l'on peut réviser les conceptions du marché intérieur et du marché extérieur qui ont joué un rôle si important dans les controverses théoriques autour du problème de l'accumulation. Le marché intérieur et le marché extérieur tiennent certes une place importante

et très différente l'une de l'autre dans la poursuite du développement capitaliste; mais ce sont des notions non pas de géographie, mais d'économie sociale. Le marché intérieur du point de vue de la production capitaliste est le marché capitaliste, il est cette production elle-même dans le sens où elle achète ses propres produits et où elle fournit ses propres éléments de production. Le marché extérieur pour le capital est le milieu social non capitaliste qui l'entoure, qui absorbe ses produits et lui fournit des éléments de production et des forces de travail. De ce point de vue économiquement parlant, l'Angleterre et l'Allemagne constituent presque toujours l'une pour l'autre un marché intérieur, à cause des échanges constants de marchandises, tandis que les consommateurs et producteurs paysans d'Allemagne représentent un marché extérieur pour le capital allemand."

(Rosa Luxembourgn. L'accumulation du capital .T.2 p.42)

La plus-value enfin réalisée, le capital argent peut de nouveau être accumulé, la valeur peut se dépouiller de sa forme-argent pour revêtir celle de moyen de production et de force de travail pour pouvoir se valoriser au sein du processus de production grâce à l'exploitation du travail salarié. Cependant à la fin du procès de production se repose le problème de la réalisation de la plus-value, lequel ne trouve une solution que dans les relations que le MPC entretient avec les formes de production pré-capitalistes. Mais ici d'après Rosa Luxembourg le MPC entre progressivement dans une contradiction insurmontable. Ces relations indispensables au MPC sont détruites par lui au fur et à mesure qu'il les recherche. En entraînant les formes de production pré-capitalistes dans son orbite il les détruit et ce phagocytage réduit la base nécessaire à la réalisation d'une plus-value qui croît sans cesse avec l'accumulation capitaliste. Par conséquent, en devenant sans cesse plus pur, en se mettant à se rapprocher toujours plus du "modèle" décrit dans les schémas, le MPC voit s'approcher son effondrement. Ainsi s'annonce la catastrophe sociale prédite par Marx et son école, derrière laquelle se profile le spectre de la révolution prolétarienne.

"Voici donc le résultat général de la lutte entre le capitalisme et la production marchande simple : le capital se substitue à l'économie marchande simple après avoir installé celle-ci à la place de l'économie naturelle. Si le capitalisme vit des formations et des structures non capitalistes il vit plus précisément de la survie de ces structures, et s'il a absolument besoin pour accumuler d'un milieu non capitaliste c'est qu'il a besoin d'un sol nourricier aux dépens duquel l'accumulation se poursuit en l'absorbant. Vue dans une perspective historique, l'accumulation capitaliste est une sorte de métabolisme entre les modes de production capitaliste et pré-capitalistes. Sans les formations pré-capitalistes, l'accumulation ne peut se poursuivre, mais en même temps elle consiste dans leur désintégration et leur assimilation. L'accumulation capitaliste ne peut donc plus exister sans les structures non capitalistes que celles-ci coexistent avec l'accumulation. L'accumulation du capital a pour condition vitale la dissolution progressive et continue des formations pré-capitalistes."
(idem. p.89)

"L'hypothèse de base du schéma marxien de l'accumulation ne correspond donc qu'à la tendance historique objective du mouvement de l'accumulation et à son terme théorique. L'accumulation tend... à établir la domination absolue et générale de la production capitaliste dans tous les pays et dans toutes les branches de l'économie. Mais le capital s'engage ici dans une impasse. Le résultat final une fois acquis -en théorie du moins- l'accumulation devient impossible, la réalisation et la capitalisation de la plus-value deviennent des problèmes insolubles. Au moment où le schéma marxien de la reproduction élargie correspond à la réalité il marque l'arrêt, les limites historiques du processus de l'accumulation, donc la fin de la production capitaliste.

L'impossibilité de l'accumulation signifie du point de vue capitaliste l'impossibilité du développement ultérieur des forces productives objective de l'effondrement du capitalisme. D'où le comportement contradictoire du capitalisme dans la phase ultime de sa carrière historique : l'impérialisme." (idem. p.89)

5. LE MARXISME VULGAIRE CONTRE ROSA LUXEMBOURG.

L'édition du livre de Rosa Luxemburg déclencha une vaste polémique dans la social-démocratie internationale.

L'enjeu, du côté des révisionnistes, n'était évidemment pas la sauvegarde de la théorie communiste des crises, mais son anéantissement. Aussi la critique, même au sein du PS allemand prit-elle une tournure toute particulière, avec pour perspective la démolition de tout ce qui pouvait constituer une défense de l'orthodoxie révolutionnaire, même sous une forme affaiblie.

"Le compte-rendu publié par le Vorwärts du 16 février 1913 surprend par son ton et son contenu, même les lecteurs peu familiarisés avec cette matière, et il frappe d'autant plus que le livre critiqué présente un caractère purement théorique, ne contient de polémique contre aucun marxiste vivant, s'en tenant au contraire à une objectivité rigoureuse.

Ce n'était pas assez. Les autorités lancèrent une campagne, qui fut menée en particulier par l'organe central du parti, avec un zèle étrange contre ceux qui avaient parlé favorablement du livre.

Jamais que je sache dans la littérature du parti depuis ses origines, une oeuvre nouvelle n'avait connu un tel sort, et pourtant les maisons d'édition social-démocrates n'ont pas toujours publié que des chefs d'oeuvre dans les dernières décennies. Ce qui est curieux dans cette opération, c'est que, manifestement d'autres passions que celle de la "science pure" ont été touchées par mon ouvrage."

(Rosa Luxemburg. Accumulation du capital. pp.139-140)

Rosa Luxemburg, surprise par le ton et l'ampleur des critiques publia une réponse " Critique des critiques ou ce que les épigones ont fait de la théorie marxiste". Parmi les critiques de l'époque, l'on trouve Otto Bauer, Pannekoek, Eckstein etc...

Lénine désirait entreprendre une critique de Rosa Luxemburg, mais il n'eut pas le temps de mettre son projet à exécution. Tout au plus peut on noter une certaine concordance entre son opinion et les critiques que feront Bauer, Pannekoek et Eckstein.

Dans une lettre aux éditeurs du "Social-Démocrate", il écrit :

"Je viens de lire le nouveau livre de Rosa. Elle déraisonne d'une manière incroyable et se détourne de Marx. Je suis content que aussi bien Pannekoek que Eckstein et Otto Bauer aient rejeté unanimement son livre en avançant contre lui les mêmes arguments que ceux que j'avais déjà utilisés en 1899 contre les narodniks. " (Mars 1913)

En 1915 dans son livre sur Marx, il écrit :

"La théorie de l'accumulation du capital de Marx est étudiée dans un nouveau livre de Rosa Luxemburg. On trouve une analyse de son interprétation erronée dans l'article d'Otto Bauer dans Die Neue Zeit, 1913 et dans les articles de Eckstein dans le Vorwärts et de Pannekoek dans la Bremen Burgerzeitung."

S'il est certain que Lénine ne partageait pas les vues de Rosa Luxemburg, il est exagéré de dire de ces quelques commentaires (ce que tend à faire un Mattick par exemple) qu'il était d'accord avec tout ce qu'un Bauer pouvait écrire.

L'étude d'une très grande partie des critiques montre que leurs auteurs n'ont pas compris de quoi il s'agissait.

Que dire alors des nains qui s'agitent dans le soi-disant milieu révolutionnaire !!! Qu'il s'agisse des critiques comme la CWO ou bien, ce qui est encore pire, des épigones comme le CCI, ce n'est qu'un même concert d'inepties.

Les critiques de Rosa Luxemburg passés ou présents affirment en général qu'il n'y a jamais eu de problème de la réalisation, que les schémas montrent qui achète la plus-value, que la production crée son propre marché, que les problèmes n'existent que dans la tête de Rosa Luxemburg, qui en outre n'aurait pas su compter et n'aurait jamais compris le fonctionnement des schémas de Marx.

Une partie des critiques de l'époque, tout comme l'ont été d'ailleurs les critiques ultérieures, est consacrée à l'analyse des objections qui découlent de l'introduction de l'augmentation de la composition organique dans les schémas. C'est à ce genre d'exercices que se livrent Bauer et Pannekoek. Bauer fut pratiquement le seul à penser qu'il était nécessaire de faire une réponse particulière au problème que posait Rosa Luxemburg, qu'il y avait là matière à une explication spéciale. Mais la réponse d'Otto Bauer était une révision complète de la théorie de Marx et lui permettait de prendre place parmi les docteurs "ès population" si férocement critiqués par Marx.

Rosa Luxemburg ne laissa pas passer l'occasion de lui appliquer une volée de bois vert anéantissant les "nouveautés" théoriques de Bauer.

Ce dernier, qui trouvait les schémas de Marx insuffisants et entachés d'erreurs entreprit "d'illustrer convenablement la pensée de Marx", et ce "pour la première fois". (1) Mais les schémas de Bauer, loin d'améliorer le modèle ne faisaient que jeter un peu plus d'ombre sur cette question difficile; ce qui faisait dire à Rosa Luxemburg qu'après les échantillons montrés

(1) Parmi les conclusions ou hypothèses fausses de Bauer, il en est une importante qui est à la base de son schéma et que reprendra Henryk Grossmann pour interpréter à sa façon la baisse tendancielle du taux de profit.

"Quand le développement capitaliste avance, la part de la plus-value consommée par les capitalistes diminue tandis que la part de la plus-value qu'ils accumulent augmente. Le taux d'accumulation c'est-à-dire le rapport de la part de la plus-value accumulée à la plus-value totale augmente."

par Bauer, elle préférerait "s'en tenir à Marx" sans corriger "ses éléments arbitraires". Pour Bauer, la plus-value est réalisée graduellement au sein de la société. En ce qui concerne les moyens de production, ceux-ci se réalisent au travers des échanges qu'effectuent entre eux les capitalistes et pour ce

(suite de la note 1 p.21)

Ceci est en totale contradiction avec ce que le programme communiste affirme puisque pour celui-ci, dans la mesure où le taux de profit baisse le taux d'accumulation tend à baisser également. Le point de vue de Bauer, nous l'avons vu est repris et développé par Grossmann dans son livre consacré à la crise du MPC. Dans celui-ci, il écrit : "bien que le taux de profit décline, l'accumulation se poursuit à un rythme chaque fois plus accéléré, étant donné que le volume de l'accumulation ne se développe pas en relation avec le niveau du taux de profit mais avec le potentiel possédé par le capital déjà accumulé", et de citer Marx : "La baisse du taux de profit et l'accumulation accélérée ne sont que des expressions différentes du même processus"; en bon falsificateur, il "oublie" la suite : "elles expriment toutes les deux le développement de la productivité du travail. De son côté l'accumulation accélère la baisse du taux de profit, dans la mesure où elle implique la concentration du travail sur une grande échelle et par suite une composition supérieure du capital. D'autre part la baisse du taux de profit accélère également la concentration du capital et sa centralisation par l'expropriation des petits capitalistes, du dernier des producteurs directs chez qui il y a encore quelque chose à exproprier. Ainsi l'accumulation se trouve accélérée quant à la masse, bien que le taux d'accumulation baisse avec le taux de profit." (Marx, Capital, soul.p/nous)

Voilà à quoi se réduit la soi-disant honnêteté intellectuelle de Monsieur Henryk Grossmann!!!

Quand il n'est pas mis à mal par les faussaires, le programme communiste n'est pas pour autant à l'abri des attaques d'imbéciles grotesques qui, comme les petits-bourgeois de l'ex-PIC, devenus "L'insécurité sociale", se mêlent de vouloir disputer de la baisse du taux de profit. Après une charge contre Marx dans laquelle on affirme notamment : "Il faut rappeler que la théorie de Marx de la baisse tendancielle du taux de profit est partie intégrante de sa tentative de construction d'un socialisme "scientifique". Pour donner une base mathématique (!) à son analyse de la crise, il lui était nécessaire d'émettre en oeuvre un tel outil. Peu importe à la limite que cet outil n'ait pas de fondements ni mathématiques ni économique, qu'il ne soit souvent qu'un gribouillis d'équations fantaisistes...", on en vient au coeur du sujet c'est-à-dire à la critique de la théorie de la baisse du taux de profit. "La première chose qui saute aux yeux est l'absence de toute relation directe entre taux de profit et composition organique du capital : p_l diminue en fonction de l'augmentation globale du capital $c+v$ indépendamment de la place qui y est tenue par le capital constant ou le capital variable. Pour prendre un exemple, en supposant l'existence de deux secteurs connaissant une même augmentation de leur capital global ($c + v$) répartie dans le premier cas à peu près également (peu de variation de la composition organique) et dans l'autre essentiellement sur le capital constant (augmentation importante de la composition

qui est des moyens de consommation ils seront réalisés l'année suivante par les ouvriers, l'élargissement du champ de la production étant fourni par l'augmentation de la population. Ce n'est que de manière transitoire que la plus-value semble ne pas pouvoir se réaliser mais lorsque l'on envisage le processus sur plusieurs années successives, il n'y a plus alors de difficultés.

Rosa Luxembourg n'eut guère de mal à se débarrasser de la critique de Bauer; outre le fait qu'elle exécute dans la meilleure tradition du communisme, la théorie de la population de Bauer elle pouvait ironiser sur ces conceptions, lorsqu'il croit que :

"...que les formules de Marx ont un rapport avec les "années" et le brave homme s'efforce de populariser cette thèse en deux pages imprimées, en utilisant tout un arsenal de lettres latines et grecques. Mais les schémas de l'accumulation du capital construits par Marx n'ont aucun

(suite de la note pp.21-22)

organique) le résultat en sera dans les deux cas une même baisse du taux de profit.

Composition organique 1 : $\frac{c + x}{v + x}$ Taux de profit 1 $\frac{pl}{c + v + 2x}$

Composition organique 2 : $\frac{c + 2x}{v}$ Taux de profit 2 $\frac{pl}{c + v + 2x}$ "

La stupidité de l'argument laisse pantois ! Et ce sont de tels ânes bâtés qui parlent de "gribouillis d'équations fantaisistes" alors qu'ils ne savent même pas compter sur leurs doigts. Si l'abruti qui a écrit ces lignes avait eu un brin de jugeotte, il aurait su que (mais en bon petit bourgeois, il ne peut pas le savoir), la création de la plus-value est liée à l'emploi du capital variable, que la plus-value provient de l'exploitation de la force de travail vivante dont la valeur est schématisée par v . Et en exploitant cette force de travail de valeur v , le capital s'approprie une plus-value égale à pl . Par conséquent si, toutes choses égales par ailleurs, l'on augmente le capital variable d'une quantité x , la plus-value augmente d'une valeur égale à xt (avec $t = \frac{pl}{v}$). Par conséquent dans le premier cas

considéré le taux de profit ne devient pas $\frac{pl}{c + v + 2x}$ mais $\frac{pl + xt}{c + v + 2x}$

et ce taux de profit a pu augmenter, baisser ou rester stable suivant l'évolution de la composition organique. Dans l'exemple ci-dessus, la valeur de la composition organique marginale est de 1 ($\frac{x}{x}$). Par conséquent pour un taux de plus-value inchangé, tel que nous l'avons supposé, si c/v est inférieur à 1 le taux de profit va baisser, si c/v est égal à 1 le taux de profit va rester identique et si c/v est supérieur à 1 le taux de profit va augmenter. ()

A part cela le petit-bourgeois ne voit aucune relation directe entre le taux de profit et la composition organique du capital et il ne fait aucun doute qu'il faudra lui administrer de nombreux coups de pieds au cul pour lui desciller les yeux.

() Dans le second cas, le taux de profit baisse et est bien égal

à $\frac{pl}{c + v + 2x}$ mais quel que soit le cas retenu plus haut, les deux

taux de profit sont différents : $\frac{pl + xt}{c + v + 2x} \neq \frac{pl}{c + v + 2x}$.

rapport avec les années du calendrier. Ce qui importe chez Marx ce sont les métamorphoses économiques des produits et l'enchaînement de ces métamorphoses; c'est l'ordre de succession des processus économiques dans le monde capitaliste : production - échange - consommation, puis à nouveau production - échange - consommation et ainsi de suite indéfiniment. Comme tous les produits passent nécessairement par la phase de l'échange, qui est le seul lien entre les producteurs, le moment où les marchandises sont réalisées en argent importe peu pour le profit, et pour l'accumulation, mais ce qui compte ce sont deux points essentiels; 1°) Il est impossible à l'ensemble de la classe capitaliste comme à n'importe quel capitaliste individuel d'entreprendre aucune extension de la production sans avoir de débouché élargi. Or le problème se posait ainsi : où la classe totale des capitalistes trouvera-t-elle des débouchés croissants qui seuls permettront l'accumulation. ?"

Pour ce qui est des moyens de consommation, Bauer, qui fait semblant de confondre les ouvriers nouvellement employés et ceux salariés lors de la production antérieure, n'a rien trouvé de mieux que de les faire réaliser par les ouvriers, oubliant que pour que ceux-ci puissent acheter des moyens de consommation pour reproduire leur force de travail, ils doivent auparavant recevoir de la part de la classe capitaliste sous forme de salaire l'équivalent du capital variable, ce qui implique qu'elle se lance dans l'accumulation et que donc du point de vue de Rosa Luxemburg elle ait réalisé la plus-value.

Là où l'on reste atterré, c'est lorsque Monsieur P. Sweezy près de 30 ans plus tard ressort strictement les mêmes arguments que Bauer (1), arguments déjà critiqués par Rosa Luxemburg. Il est à se demander si M. Sweezy a pris la peine de lire autre chose que les premières pages de Rosa Luxemburg. Parmi les arguments que reprend Sweezy à Bauer figure un de ceux qui montrent à quel point nos auteurs s'éloignent d'une véritable réponse à Rosa Luxemburg.

(1) "En analysant la reproduction élargie, elle (Rosa Luxemburg NDR) conserve implicitement les hypothèses de la reproduction simple. Le dogme -que pas un moment elle ne met en doute - que la consommation des travailleurs ne peut réaliser la plus-value implique que la quantité totale de capital variable et par conséquent aussi la consommation des travailleurs doit demeurer fixe et constante comme dans la reproduction simple. Dans la réalité l'accumulation entraîne l'accroissement du capital variable, et quand ce capital variable additionnel est consommé par les travailleurs, est réalisée une part de la plus-value qui a la forme physique de biens de consommation."

(P. Sweezy. Théories de développement capitaliste)

"L'exportation massive de marchandises hors du monde capitaliste rendrait impossible l'année suivante la production à une échelle élargie; on ne pourrait se procurer ni les moyens de production nécessaires à l'extension de l'appareil de production ni les moyens de subsistance nécessaires à l'entretien de la population ouvrière accrue. Si cette partie de la plus-value disparaissait du marché capitaliste, l'accumulation n'en serait pas pour autant rendue possible, comme le croit Rosa Luxembourg, au contraire toute accumulation serait impossible."

Ce point de vue, Rosa Luxembourg l'avait critiqué de manière anticipée dans sa critique de Vorontsov. Le problème n'est pas de se débarrasser de la plus-value mais de la réaliser et à travers les échanges avec les formes de production pré-capitalistes le capital marchandise peut se réaliser en capital argent à partir duquel va pouvoir avoir lieu l'accumulation capitaliste et pour cela il va de soi que l'on devra également acheter lorsque le capital argent va se convertir en éléments du capital productif, des marchandises aux autres formes de production (1). Cela, Rosa Luxembourg l'avait déjà rappelé contre Boulgakov dans l'accumulation du capital, et elle le répètera dans sa "Critique des critiques".

"Bien que Boulgakov ait reproduit avec enthousiasme les schémas marxistes de la reproduction, il montre ici qu'il n'a pas du tout compris le problème des sceptiques depuis Sismondi jusqu'à Nicolaï-on : il dénie au commerce extérieur le pouvoir de résoudre la difficulté, parce que celui-ci réintroduit dans le pays la plus-value écoulee "bien que sous une forme modifiée". En accord avec la conception fruste de Von Kirchmann et de Vorontsov, Boulgakov croit donc qu'il s'agit d'anéantir une certaine quantité de plus-value, de l'effacer du sol, il ne se doute pas qu'il s'agit de sa réalisation, de la métamorphose de la marchandise, donc précisément de la "forme modifiée" de la plus-value."

(L'accumulation du capital. P;281 T.1)

Henryk Grossmann a consacré de nombreuses pages à la critique de Rosa Luxembourg. Il rédigea entre autres deux articles particuliers, l'un sur la production de l'or dans les schémas de la reproduction de Marx et de Rosa Luxembourg, l'autre consacré à la réfutation de Bauer et Rosa Luxembourg à propos de l'introduction de la composition organique dans les schémas. Nous commenterons en temps voulu ces deux articles car aucun des deux ne vise la théorie centrale de Rosa Luxembourg.

De la même manière, dans son ouvrage principal : "La loi de l'accumulation et de l'effondrement du système capitaliste", il n'aborde pas directement la critique de cette thèse principale.

(1) Sweezy dit la même chose et en plus vulgaire que Bauer mais avec la tare supplémentaire de le dire 30 ans plus tard. "Il n'est pas possible de vendre à des consommateurs non capitalistes sans aussi acheter... La plus-value ne peut être éliminée de cette manière, dans la meilleure des hypothèses, elle changera de forme. Qui achètera les marchandises "importées" des milieux non capitalistes ? S'il n'y a eu, théoriquement, aucune demande pour les marchandises "exportées", il ne pourra pas y en avoir également pour les marchandises "importées". La distinction entre consommation "capitaliste" et "non capitaliste" est, dans le contexte, sans importance."

Il se contente de faire des critiques, souvent justes, des conséquences qu'induit la compréhension luxembourgistes du MPC et de son accumulation (crise constante indépendamment des phases du MPC, crises non reliées à la sphère de la production etc...) ou alors il examine les différences entre sa conception de la crise basée sur une interprétation ricardienne de la baisse du taux de profit et la théorie de Rosa Luxembourg.

Là aussi nous reviendrons sur ces questions plus tard, notre préoccupation actuelle étant d'analyser la position fondamentale de Rosa Luxembourg : "d'où vient la demande solvable pour réaliser la plus-value à accumuler ?"

Une des critiques les plus caractéristiques de la totale incompréhension de Rosa Luxembourg est faite par les marxistes vulgaires, universitaires en général.

Selon ceux-ci, l'erreur de Rosa Luxembourg serait de ne pas prendre en compte le mouvement de la concurrence dans l'analyse de la crise. L'un des représentants les plus achevés de cette critique est Monsieur Ernest Mandel en personne.

"L'erreur de Rosa Luxembourg consiste dans le fait de traiter la classe capitaliste mondiale comme un tout, c'est-à-dire, faire abstraction de la concurrence. Il est vrai que Marx, dans ses calculs du taux de profit du tome III du Capital, part également de la classe capitaliste comme un tout, et Rosa cite cette référence de façon triomphale pour confirmer sa thèse. Mais elle semble ignorer que dans son plan d'ensemble du Capital, Marx a précisé que les crises tombent en dehors du domaine du capital "pris dans son ensemble"; elles résultent précisément des phénomènes qu'il appelle ceux des différents capitaux, c'est-à-dire de la concurrence. C'est elle qui détermine toute la dynamique, toutes les lois de développement du capitalisme."
(Mandel. Traité d'économie marxiste. Tome 1 p.452.)

Poussant au comble du ridicule les erreurs de ses maîtres, léninistes qui combattirent Rosa Luxembourg, le trotskyste Mandel ne fait que mettre en relief la décomposition théorique du trotskysme et son pillage contre-révolutionnaire du programme communiste (1).

Tous ces reproches montrent que ces critiques ne comprennent pas d'une part, ce que Rosa veut dire quand elle parle d'impossibilité de réalisation de la plus-value dans une aire capitaliste débarrassée des formes de production pré-capitalistes et d'autre part qu'en faisant abstraction des phénomènes de la concurrence elle ne faisait rien d'autre que de considérer comme justes les présupposés théoriques de Marx dans l'analyse de l'accumulation.

(1) Bien entendu il suffit qu'il existe un terrain fangeux pour que la CWO s'y précipite et y patauge. Elle ne trouve rien de mieux que de reprendre l'argument de la concurrence contre Rosa Luxembourg.

"....Le mouvement réel de la concurrence est en dehors de notre plan, et notre seule tâche est d'exposer l'organisation interne du mode de production capitaliste, en quelque sorte dans sa moyenne idéale."
(Marx. Oeuvres. Pléiade T.2 p.1440)

Pour Marx la concurrence ne fait qu'exécuter les lois du capital, elle les rend obligatoires pour le capitaliste individuel sous peine de disparaître, mais la concurrence ne crée pas les lois internes du capital, elle ne fait que les réaliser. ce qui faisait dire à Bordiga que la loi de la concurrence est une des lois les plus secondaires de l'économie capitaliste.

"Nous n'avons pas à examiner ici comment les tendances immanentes de la production capitaliste se réfléchissent dans le mouvement des capitaux individuels, se font valoir comme lois coercitives de la concurrence et par celà même s'imposent aux capitalistes comme mobiles de leurs opérations. L'analyse scientifique de la concurrence présuppose en effet l'analyse de la nature intime du capital. C'est ainsi que le mouvement apparent des corps célestes n'est intelligible que pour celui qui connaît bien leur mouvement réel." (Oeuvres T.1 p.853)

En en restant à la concurrence, on se place au niveau de compréhension de l'économie politique vulgaire qui reste à la surface des phénomènes économiques, sans en pénétrer l'essence (1).

"Dans la concurrence, tout paraît sens dessus-dessous. La forme achevée des rapports économiques, telle qu'elle apparaît en surface, dans son existence concrète, donc aussi dans les représentations que s'en font pour essayer de les comprendre ceux qui personnifient ces rapports et qui en sont les agents, est très différent, voire juste l'opposé de sa structure interne, essentielle mais cachée, et du concept qui lui correspond." (id. P.998)

La concurrence est donc pour l'économiste vulgaire dans le camp duquel nous n'hésiterons pas à classer le marxiste vulgaire, le deux ex machina qui vient tout expliquer.

"C'est à la concurrence qu'il incombe d'expliquer toutes les absurdités des économistes, laors que ceux-ci devraient au contraire, se charger d'expliquer la concurrence."
(Marx. Oeuvres . Pléiade T.2 p.1464)

D'un point de vue plus général, toutes les illusions sur la concurrence sont liées à la théorie vulgaire qui affirme que

La valeur peut être créée dans la circulation. Aussi, à l'ultime étape de la déchéance du marxisme vulgaire, prendre en considération, à ce degré de l'analyse, les manifestations de la concurrence reviendrait à nier la loi de la valeur pour lui substituer une théorie de la valeur reposant sur la loi de l'offre et de la demande.

(1) "L'économie vulgaire se contente des apparences, rumine sans cesse pour son propre besoin et pour la vulgarisation des plus grossiers phénomènes les matériaux déjà élaborés par ses prédécesseurs, et se borne à ériger pedantesquement en système et à proclamer comme vérités éternelles les illusions sont le bourgeois arrive à peupler son monde à lui, le meilleur des mondes possibles."
(Marx)

En aucun cas les arguments qui envisagent la crise d'un point de vue partiel ne peuvent être en accord avec la théorie communiste et sous cet angle Rosa Luxembourg ne pouvait pas être plus orthodoxe, elle qui, sut toujours se placer, comme le rappelait Lukàcs, du point de vue de la totalité.

Pour mieux nous fixer les idées sur l'origine de la concurrence et son rôle, nous pouvons analyser la formation du taux de profit, passages où Marx est extrêmement didactique.

"Ce n'est pas la concurrence qui crée le profit. Elle peut en faire baisser ou hausser le niveau, mais celui-ci s'établit lorsque l'égalisation est achevée. Et quand nous parlons d'un taux nécessaire, ce qui nous intéresse, c'est le taux de profit qui, indépendamment des mouvements de la concurrence règle au contraire celle-ci. Le taux de profit moyen se constitue lorsque les forces des capitalistes concurrentes s'équilibrent. La concurrence peut bien établir cet équilibre, mais non pas le taux de profit qui résulte de cet équilibre." (id. p.1464)

Si les yeux aveugles, les bouches muettes et les oreilles sourdes de la contre-révolution pouvaient voir, dire et entendre autre chose que l'idéologie bourgeoise, elles s'apercevraient que pour Marx la concurrence entre les capitalistes individuels est engendrée par la baisse du taux de profit qui exprime, lui, les déterminations du capital total, du capitaliste collectif à la recherche de la valorisation maximum du capital laquelle est en même temps une dévalorisation de celui-ci, contradiction qui se présente sous la forme de la baisse tendancielle du taux de profit.

"Adam Smith expliquait la baisse du taux de profit par l'accroissement du capital dû à la concurrence que les capitaux se font entre eux. Sur ce point, Ricardo lui rétorquait que la concurrence peut réduire les profits à un niveau moyen dans les différentes branches des affaires, ou bien en égaliser le taux, mais qu'elle ne peut pas abaisser ce taux moyen.

L'affirmation d'Adam Smith est juste en ce sens que c'est seulement dans la concurrence -dans l'action du capital sur le capital- que les tendances et les lois immanentes de celui-ci sont réalisées. Mais elle est fautive au sens où il l'entend, comme si la concurrence imposait au capital des lois venues de l'extérieur et qui ne fussent pas ses lois propres. Pour que la concurrence puisse abaisser de façon durable le taux du profit moyen dans toutes les branches de l'industrie, il faudrait que l'on conserve une baisse générale et permanente ayant force de loi antérieurement et extérieurement à la concurrence. Celle-ci exécute les lois internes du capital elle les rend impérieuses pour le capitaliste individuel mais ce n'est pas elle qui les forge: elle les réalise. Vouloir les expliquer simplement à partir de la concurrence, c'est avouer son incompréhension." (Marx. Oeuvres .T.2 p.275)

Et ce qu'ils devraient aussi savoir c'est que la concurrence va s'exprimer de manière différente suivant les conditions du développement cyclique du capital, en fonction de l'évolution du taux de profit. Que se passe-t-il lors d'une crise de suraccumulation relative lorsqu'une partie du capital doit être dévalorisée pour rétablir le taux de profit ?

Tout d'abord :

"Le taux de profit ne baisserait pas sous l'effet de la concurrence due à la surproduction de capital; bien au contraire il y aurait lutte concurrentielle parceque la baisse du taux de profit et la surproduction du capital découlent des mêmes circonstances."
(Marx. Oeuvres. Pléiade T.2 p.1035)

Une partie du capital doit renoncer à agir comme capital et c'est la concurrence qui va déterminer quelle sera cette partie.

"Tant que tout va bien, la concurrence engendre, comme l'a montré l'égalisation du taux de profit général, la fraternité pratique de la classe capitaliste : elle se partage le butin commun proportionnellement à la mise de chacun. Mais, dès qu'il ne s'agit plus de partager le profit, mais la perte, chacun s'efforce de réduire sa quote-part à un minimum et de la mettre au compte du voisin. La perte est inévitable pour la classe capitaliste. Quant à la part que chaque capitaliste doit en supporter, c'est l'affaire de force et ruse, et la concurrence se change alors en une lutte de frères ennemis. L'opposition s'affirme entre l'intérêt de chaque capitaliste particulier, et l'intérêt de la classe capitaliste, tout comme, antérieurement, l'identité de ces intérêts s'était manifestée pratiquement dans la concurrence."
(Id. p.1035)

Mais si la concurrence ne peut créer les lois du capital, cela ne signifie pas qu'elle ne joue aucun rôle dans la production capitaliste. Comme Marx le notait dans le passage précédemment cité sur Smith, si elle ne produit pas les lois, elle les réalise. Le rapport entre les lois immanentes et la concurrence est un peu comme le rapport entre la production de la valeur et sa réalisation dans la circulation. Ici encore il existe une dialectique entre la création des lois du capital et leur réalisation, mais la dialectique n'est pas le fort du marxisme vulgaire. Le mouvement réel de la concurrence devait faire l'objet d'une étude particulière, qui ne pouvait intervenir qu'une fois dévoilée l'essence de la production capitaliste.

Si donc l'argument ne nous est d'aucun secours pour comprendre pourquoi du point de vue du capital total l'accumulation capitaliste s'effectue, si à ce degré d'abstraction il est vain voire dangereux d'en appeler à la concurrence parceque cela obscurcit la compréhension des rapports de production capitalistes, il est à un moment donné de l'analyse nécessaire de la réintroduire pour montrer comment se réalisent les tendances de l'économie bourgeoise.

Aussi, si par exemple, la

"...concurrence ne montre pas (que) c'est la détermination de la valeur (qui) régit le mouvement de la production, (que) ce sont les valeurs qui se trouvent derrière les prix de production et, en dernier ressort, les déterminent. En revanche la concurrence met en évidence :
1°/ Les profits moyens sont indépendants de la composition organique du capital dans les différents secteurs de la

production, donc indépendants aussi de la quantité de travail vivant qu'un capital donné s'est appropriée dans un domaine d'exploitation déterminé. 2°/ la hausse et la baisse des prix de production à la suite d'une modification des salaires, phénomène qui à première vue est en complète contradiction avec les rapports de valeur dans les marchandises. 3°/ les fluctuations des prix de marché qui réduisent le prix moyen des marchandises, au cours d'une période donnée, non pas à la valeur de marché, mais plutôt à un prix marchand de production qui s'écarte nettement de cette valeur de marché. Tous ces phénomènes semblent contredire la détermination de la valeur par le temps de travail, tout autant que la nature de la plus-value qui consiste en travail non payé. Aussi dans la concurrence, tout paraît sens dessus-dessous." (Marx)

Inutile de dire qu'avec les marxistes vulgaires c'est la théorie révolutionnaire, qui se trouve véritablement mise sens-dessus-dessous.

Opposer à Rosa Luxembourg l'argument de la hausse des salaires revient, dans le meilleur des cas, à limiter le problème. Il s'agit de plus d'un argument totalement étranger au programme communiste pour qui la tendance générale du MPC dans la phase de soumission réelle est d'abaisser le salaire relatif, ce qui est une autre façon de dire que le taux d'exploitation a tendance à s'élever. De ce fait avec le développement du MPC la masse de la plus-value à réaliser irait en augmentant et non en diminuant tandis que d'un autre côté les formes de production susceptibles d'assurer cette réalisation iraient en s'étiolant.

Boukharine, bien qu'il soit un contradicteur beaucoup plus fin que Monsieur Mandel par exemple tombe lui aussi implicitement dans l'argument de la concurrence que nous avons déjà dénoncé. Boukharine reproche à Rosa Luxembourg de confondre l'accumulation de l'argent avec l'accumulation du capital. Bien entendu Sweezy qui n'a rien compris au débat mais est prêt à glaner des arguments partout où c'est possible s'empresse de reproduire cette critique. Dans la mesure où il n'y a pas stricte adéquation entre l'accroissement de la quantité d'argent en circulation et l'accroissement de la valeur de la production, Boukharine rejette l'explication luxembourgistes comme trop mécanique.

Pour Boukharine, il n'y a donc pas d'un côté un monceau de marchandises représentant la plus-value et qui fait face d'un autre côté à un tas d'or. Il objecte que la plus-value se réalise non pas simultanément mais successivement. Ainsi l'argent en circulant au sein de la classe capitaliste permet la réalisation progressive de la plus-value (1). Le problème n'est pas d'augmenter dans ce cas la masse d'or produite en relation avec l'accroissement de la plus-value. L'accélération de la vitesse de circulation, le développement du système de crédit suffisent pour satisfaire les besoins de la classe capitaliste; dans le cas contraire il suffirait seulement d'augmenter légèrement la production de l'or.

(1) Sur ce terrain aussi nous retrouvons la CWO qui reprend à son compte la critique de Boukharine.

"Aussi l'erreur fondamentale de la camarade Luxembourg consiste en ceci qu'elle considère le capitaliste collectif comme un capitaliste individuel, elle hypostasie le capitaliste collectif. C'est pour cela qu'elle ne comprend pas que le processus de réalisation est un processus graduel. C'est pour cela aussi qu'elle se représente l'accumulation du capital comme une accumulation du capital argent.

Mais c'est précisément, à notre avis, de cette erreur centrale et fondamentale de la camarade Luxembourg que découle aussi son type d'explication de l'impérialisme. En effet, si le capitaliste collectif est identifié au capitaliste individuel, alors naturellement le premier ne peut pas être à lui-même son propre acheteur, et comme la supposition d'une production d'or correspondante crève les yeux par son absurdité, cet or ne peut être obtenu que de l'extérieur. Si enfin tous les capitalistes doivent réaliser d'un coup leur plus-value (sans qu'une seule et même somme passe d'une poche à l'autre ce qui est strictement défendu) il leur faut une "tierce personne"."
(Boukharine. L'impérialisme et l'accumulation du capital)

Paradoxalement, Boukharine reproche à Rosa Luxembourg tout le cadre théorique dans lequel Marx a raisonné. Toutes les hypothèses avec lesquelles Rosa Luxembourg a effectué son analyse sont celles de Marx. L'hypothèse d'une société exclusivement capitaliste, l'hypothèse d'une vitesse de circulation égale à 1, la prise en considération de la production d'or comme seule source de la monnaie, l'analyse du point de vue du capital total, tout cela est de Marx, Rosa Luxembourg n'est ici qu'une disciple fidèle (1). Le plus fort est que Boukharine nous dit qu'avec de telles hypothèses Rosa Luxembourg aurait raison. Aussi Boukharine glisse-t-il sur le terrain du capitaliste individuel, ce qui fait qu'il reprend la même démarche que ceux qui font valoir contre Rosa Luxembourg l'argument de la concurrence. En objectant à Rosa Luxembourg que la réalisation de la plus-value se fait graduellement Boukharine fait valoir des arguments qui n'ont pas grand-chose à voir avec le sujet et qui de plus renforcent la position de Rosa Luxembourg. Que la vitesse de circulation soit variable, qu'elle soit égale à 1 ou 10, que se développent ou qu'existent d'autres moyens de paiement tels que le crédit, tout cela ne nous intéresse pas ici. Dans le cadre abstrait où le problème est posé, on a supposé qu'un capital argent égal à $c - v$ est avancé (par commodité on suppose que la vitesse de circulation

(1) " En ce qui concerne l'apport continu d'argent sur la base de la production capitaliste, nous voyons, d'une part qu'on jette dans la circulation de la plus-value sous forme de produits sans qu'il y ait l'argent nécessaire pour la réaliser, et d'autre part, qu'on y jette de la plus-value sous forme d'or sans que le produit ait été au préalable transformé en argent.

Les marchandises supplémentaires qui doivent se convertir en argent trouvent devant elles la quantité d'argent nécessaire parceque, en d'autres points, on jette dans la circulation, non point par l'échange, mais par la production même, de l'or (ou de l'argent) supplémentaire qui doit se convertir en marchandises."

(Marx. Capital Livre II.)

de la monnaie est égale à 1 mais on pourrait tout aussi bien effectuer le même raisonnement avec $1/10$ ($c + v$) si nous admettons que la vitesse de circulation de la monnaie est de 10). A la fin du processus de production, il est nécessaire de réaliser une plus-value égale à $c + v + pl$. A partir de là, il est nécessaire que la demande solvable, et donc, toutes choses égales par ailleurs, la masse monétaire s'accroissent d'une valeur de pl .

Si la vitesse de circulation de la monnaie était de 10, l'accroissement de la masse monétaire devrait être de $1/10$ de pl . Tout ceci ne va pas à l'encontre de Rosa Luxembourg mais même renforce sa position. Son objection de principe n'est pas réfutée tandis que la représentation de sa solution pratique acquiert une véracité plus grande. Sans modifier son point de vue global il est alors facile d'admettre que seule $1/10$ de la plus-value a besoin d'être échangée dans le cadre des relations avec les formes de production pré-capitalistes pour permettre la réalisation de la plus-value totale. Toujours est-il que dans le cadre où nous nous trouvons il serait absurde d'envisager les variations de la vitesse de circulation ou toute autre échappatoire (argent du capital fixe etc...). Tout cela Marx l'avait explicitement rejeté dans son analyse. De plus le problème posé par Rosa Luxembourg n'est pas un problème technique à savoir trouver une plus grande quantité d'or, ou de monnaie, mais celui de la réalisation de la plus-value, le passage, pour la plus-value de sa forme marchandise à sa forme argent. Pour que la valeur puisse poursuivre son mouvement, au travers duquel elle se valorise, il faut qu'un de ses moments soit la forme capital-argent. Or, d'après Rosa Luxembourg les capitalistes ne peuvent considérer les moyens de production et de consommation destinés à l'accumulation d'après leur valeur d'usage; les acheter signifierait entasser des moyens de production et de consommation, mais en aucun cas réaliser le capital. Seules les formes de production pré-capitalistes car leur production ne repose pas exclusivement sur la valeur d'échange, sur la recherche de la plus-value, peuvent avoir "besoin" de ces moyens de production ou de consommation et donc fournir une demande solvable permettant aussi leur réalisation (peu importe que le moyen de paiement soit de l'or ou un crédit international offert par le système capitaliste lui-même.) (1).

Last and least, Monsieur Emmanuel, grand stalinien devant l'Eternel a lui, un moyen infaillible pour réaliser la plus-value. Il suffit de menacer la classe bourgeoise d'être dépossédée du capital au profit d'une bureaucratie qui l'enfermerait dans des camps de travail; bref la lecture des romans de Soljenytsine fournirait l'aiguillon suffisant pour que la classe capitaliste se décide à réaliser la plus-value; il suffisait d'y penser. Dans "Le profit et les crises" Monsieur Emmanuel consacre quelques dizaines de pages à Rosa Luxembourg. Il faut arriver aux dix dernières pages pour rentrer dans le vif du sujet, et à l'avant-dernière pour s'apercevoir que Monsieur Emmanuel a seulement entrevu le problème que posait Rosa Luxembourg. Si la peur du goulag n'est pas suffisante pour obliger les capitalistes à

(1) De ce fait il est erroné de dire comme le font la CW0 et le Bulletin critique de Rouen qu'il y a "une question qui vient immédiatement à l'esprit -et que Rosa Luxembourg se garde bien d'aborder...d'où diable ces acheteurs tirent-ils leur pouvoir d'achat ?"

réaliser la plus-value. Monsieur Emmanuel pense que ce serait folie que de ne pas le faire, et comme dans l'ensemble les capitalistes ne sont pas fous, ils réaliseront la plus-value. S'ils ne réalisent pas la plus-value il y aura une crise alors qu'il suffit seulement de la réaliser pour empêcher la crise: voyant cela, la classe capitaliste ne peut que réaliser la plus-value. CQFD. Si tout cela n'est pas encore suffisant pour inciter les capitalistes à investir, qu'à cela ne tienne. Monsieur Emmanuel s'empare des arguments déjà éculés et cite l'aiguillon de la concurrence, l'accroissement naturel de la population et pourquoi pas, la hausse du salaire réel.

Noyé sous un flot d'inepties, le lecteur sursaute au détour d'une page. N'aurait-on pas là une apparence d'argument sérieux ?

"Quand les trois premiers monceaux de marchandises seront vendus à l'intérieur du système, comme Rosa Luxembourg le suppose, une grande partie de la plus-value destinée à la capitalisation sera ipso facto déjà réalisée dans le chef de certaines entreprises alors que d'autres n'auront pas encore vendues les quote part de leur produit correspondant aux trois premiers monceaux. La branche entière des articles de luxe aura, à ce moment, selon les hypothèses de Rosa Luxembourg, entièrement vendu son produit et réalisé la totalité de sa plus-value. Dans la branche des biens de consommation ouvrière, où l'accroissement d'année en année est relativement faible, le rapport des invendus aux vendus sera, au même moment si petit que compte tenu de l'inégalité du rythme des ventes dans les entreprises particulières, il sera nul pour un grand nombre d'entre elles. Les entreprises auront, à ce moment là, tout réalisé, d'autres entreprises auront bien entendu au même moment réalisé moins que la part leur revenant. ;

A un degré moindre, le même phénomène se produira dans le secteur I. Ce point passé, de vendeurs, les entreprises deviennent acheteurs. En tant que tels elles constituent justement cet élément noteur que Rosa Luxembourg cherche désespérément, cette "impulsion première", cette locomotive qui entrainera l'ensemble dans le processus de la reproduction élargie." (Arrighi Emmanuel. Le profit et les crises.)

Supposons, pour examiner plus avant l'argument d'Emmanuel qu'il y ait un tel rapport entre le secteur des moyens de production et le secteurs des moyens de consommation de luxe. Supposons donc que les capitalistes du secteur I achètent des moyens de consommation de luxe aux capitalistes du secteur II lesquels

avec l'argent obtenu renouvellent le capital constant usé et peuvent également augmenter leurs capacités de production. Si

le secteur des moyens de production a une production de 6000 qui se décompose en 4000 c + 1000 v + 1000 pl et que nous pouvons le découper en deux sections, l'une produisant des matières premières et l'autre des machines, nous obtenons alors le schéma suivant.

$$\begin{aligned} \text{Ia} & - 2000 \text{ c} + 500 \text{ v} + 500 \text{ pl} = 3000 \text{ (machines)} \\ \text{Ib} & - 2000 \text{ c} + 500 \text{ v} + 500 \text{ pl} = 3000 \text{ (matières premières)} \end{aligned}$$

Nous avons donc supposé que la classe capitaliste du secteur I qui dispose d'une plus-value de 1000 en dépense la moitié en achat de moyens de consommation de luxe. Elle se procure cet argent par exemple en empruntant à la banque. Par conséquent 500 F sont versés au secteur II qui peut acheter des marchandises pour la même valeur au secteur I. Supposons que le secteur des moyens de consommation de luxe n'utilise que des matières premières et donc n'emploie pas de machines; dans ce cas 500 F vont se diriger vers le secteur Ib. Comme il est supposé que c et v sont réalisés sans difficulté, désormais la totalité du secteur Ib aura réalisé la valeur de sa production et par voie de conséquence la plus-value créée dans cette même section. Disposant de 500 F, la classe capitaliste de Ib va rembourser l'argent emprunté à la banque, emprunt qui s'élève pour elle à 250 F. Avec les 250 F restant la classe capitaliste peut acheter des machines, en supposant qu'elle n'emploie ni matières premières ni capital variable supplémentaire. Dans ce cas, la moitié de la plus-value, du secteur Ia sera réalisée. Par conséquent une partie de la plus-value, l'autre moitié de la plus-value, du secteur Ia n'est pas réalisée. Cependant l'on pourrait imaginer de diviser à nouveau en deux sous-sections la sous-section Ia et ainsi de suite. A chaque fois une moitié de la plus-value du secteur IIa ne sera pas réalisée. Elle ne le serait qu'après une infinité d'opérations. Mais la vitesse de circulation de la monnaie qui détermine le nombre d'opérations que l'on peut réaliser n'est pas égale à l'infini, de ce fait une partie de la plus-value resterait à réaliser. D'autre part ce processus requiert une division du travail tout à fait particulière. Le problème que se pose Rosa Luxembourg perdrait un peu de son ampleur, mais il n'en serait pas pour autant résolu, tout en imposant des contraintes très spéciales à l'économie bourgeoise.

Le lecteur un instant troublé peut reprendre la lecture de la littérature insipide de Monsieur Emmanuel; ce dernier reste toujours égal à lui-même.

6. AU-DELA DE ROSA LUXEMBOURG, LES POSITIONS DU PROGRAMME COMMUNISTE.

6.1. La structure du Livre III.

Le fondement de l'erreur de Rosa Luxemburg est de ne pas avoir bien vu le saut qualitatif qui intervient dans le circuit du capital quand on quitte le point de vue du capitaliste individuel pour se placer sur le plan du capital total.

Nous avons vu que le livre I et le livre II se situaient au même niveau d'abstraction, c'est-à-dire celui du "capital en général", qu'ils examinaient le processus de la production capitaliste considéré comme un tout en tant qu'unité du processus de production et du processus de circulation, le livre I s'attachant à analyser "la production capitaliste comme processus individuel et processus de reproduction : production de la plus-value et capital"(Marx); tandis que dans le livre II est exposé "le processus de circulation du capital à partir des prémisses développées au livre I. Des 3 sections que comporte le livre II, les deux premières se situent au niveau du capital individuel et la troisième (celle qui contient l'analyse de la reproduction du capital) sur le plan du capital total.

" Dans la première comme dans la deuxième section, il s'agit toujours du capital individuel, du mouvement d'une partie isolée du capital social. Cependant, les circuits des capitaux individuels s'enchevêtrent et se conditionnent etc'est précisément ainsi qu'ils constituent le mouvement du capital social dans son ensemble. De même que, dans la circulation marchande simple, la métamorphose totale d'une marchandise apparaîtra comme un chaînon de la série des transformations du capital social. Nous avons maintenant à examiner le processus de circulation des capitaux individuels (qui est dans sa totalité, une forme du procès de reproduction) en tant que composants de l'ensemble du capital social, donc le procès de circulation de l'ensemble de ce capital social." (Marx. Oeuvres. Pléiade t.2 p.508)

Le circuit du capital individuel qui est examiné dans la première section du livre III d'une part ne prend pas la forme A-M-A' lorsque l'on étudie les schémas de reproduction mais une forme M-A-M' forme qui masque certaines particularités du capital argent et notamment dissimulent la possibilité d'une scission entre la vente et l'achat et donc la possibilité que le capital marchandise ne se réalise pas en argent, d'autre part en quittant le champ du capital individuel pour celui du capital total le circuit A-M-A' nécessite un saut qualitatif, quant à sa présentation.

6.2. Le circuit du capital individuel.

Nous avons déjà un peu parlé dans le chapitre précédent du circuit du capital. Nous ne reprendrons ici que ce que Marx appelle le premier circuit du capital, c'est-à-dire la forme de circulation sous laquelle le capital est apparu dans le livre I, la forme A-M-P-M'-A' (capital argent- capital marchandise- production - capital marchandise avec plus-value- capital argent avec plus-value).

Nous l'avons vu la forme A-M-A' constitue la forme générale du capital telle qu'elle apparaît dans la circulation. Dans cette formule l'argent est le point de départ et le point de retour. Le but de ce procès est donc la valeur échange et plus précisément la plus-value. Il n'y a aucune différence qualitative entre les deux extrémités du circuit, la seule différence est quantitative et celle-ci constitue la plus-value. Mais la plus-value n'est pas créée dans la circulation, par la vente de la marchandise au-dessus de sa valeur, mais dans le procès de production par l'exploitation de la force de travail. C'est ce que traduit la forme développée A-M-P-M'-A'.

En passant successivement de la forme argent à la forme marchandise puis en s'incrémentant d'une plus-value dans le procès de production pour donner un nouveau capital marchandise lequel se réalise ensuite en capital argent, la valeur se valorise. Dans ce mouvement la valeur passe d'une forme à l'autre en s'accroissant, en se valorisant. Si maintenant nous faisons abstraction du procès de production dans lequel se crée la plus-value, dans lequel la valeur est reproduite et accrue, pour nous intéresser aux extrémités du circuit nous pouvons constater que dans l'acte A-M l'argent se convertit en moyens de production et force de travail. La valeur passe de la forme argent à la forme marchandise, le capital argent se convertit dans les éléments du capital productif."

"En tant qu'aboutissement de A-M la marchandise est destinée à se dissoudre, car elle entrera dans le processus de production pour y être consommée productivement. Si elle continue à exister c'est qu'elle demeure disponible en tant que condition du processus soit parcequ'elle n'y est pas encore entrée, soit parceque le processus ne se réalise pas..."

"Suivant le genre de marchandises que le capitaliste a l'intention de fabriquer, il transforma A en moyens de production et en force de travail d'un type particulier, conforme à son but. Mais la détermination générale est fonction du processus capitaliste dans sa totalité. A doit être changé en moyens de production et en force de travail, qu'elle qu'en soit la nature, c'est-à-dire prendre la forme naturelle de capital productif. Au contraire M'A' n'a pas ce contenu en dehors de la métamorphose simple de la marchandise en argent. MA ne devient M'A' que si l'on compare la valeur de M' à M et celle de A à A'. Toutefois cette comparaison s'établit à l'extérieur de la circulation elle-même. Si M' le produit se vend à sa valeur, cette vente est la réalisation à la fois de la valeur du capital avancé et de la plus-value qui s'y est aggloméré au cours de la production. La même valeur n'a qu'à parcourir la première métamorphose de toutes les marchandises : changer sa forme marchandise en forme argent."
(idem p.523)

En fonction de l'activité spécifique du capitaliste, du secteur de production dans lequel il investit le capital, l'argent se convertit en moyens de production et force de travail particulière. Par contre dans l'acte M'-A', la valeur sous forme de capital marchandise doit revêtir la forme argent, il faut que la valeur se réalise, passe de l'état de capital marchandise à celui de capital argent.

"Dans A-M le capital doit adopter une forme d'utilité déterminée. Dans M'-A' il doit se défaire de cette forme d'utilité et reprendre la forme d'une valeur d'échange indépendante."
(idem. p.521)

"Les phases et les métamorphoses de la circulation du capital sont à la fois interrompues et médiatisées par le processus de production qui les divise pour ainsi dire en deux moitiés. La première moitié A-M, en même temps qu'elle est une métamorphose formelle, constitue un moment de la métamorphose réelle de la valeur du capital; elle est transformation en capital productif. La seconde moitié M'-A' est une métamorphose formelle pure et simple, comme celle de toute autre marchandise qui change sa forme primitive en forme monétaire. Dans la première moitié, le capitaliste retire de la circulation une marchandise, dans la seconde il rejette une marchandise dans la circulation. La valeur qu'il jette dans la circulation sous forme monétaire dans la première phase est inférieure à la valeur qu'il en retire sous la même forme à la fin de la seconde phase; la première fois il retire de la circulation une valeur marchande moindre que celle qu'il lui rendra par la suite.

Si, par conséquent, sous le rapport du changement de la forme, la première métamorphose est en même temps réelle alors qu'elle est irréelle dans la seconde, sous le rapport du changement de la valeur, la valeur avancée du capital passe dans la première phase de la forme monnaie à la forme usage, tandis que dans la seconde phase il y a réalisation non seulement de la valeur avancée, mais encore de la plus-value née au cours de la production."

(Marx. Oeuvres. Pléiade t.2 p.525)

Nous avons examiné ici le circuit du capital individuel, mais le problème prend une autre forme lorsque l'on envisage le circuit du point de vue du capital total.

6.3. Le circuit du capital total.

Nous avons vu lors de l'exposé du circuit du capital individuel que la réalisation du produit social n'était pas automatique que le capitaliste s'il ne vendait pas ses marchandises, risquait de perdre son capital, en tout ou en partie, suivant l'importance des ventes qu'il parvenait à effectuer.

Si sa plus-value pouvait en être affectée, cette perte pouvait atteindre aussi le capital avancé si bien que à la limite c'est la totalité du capital que le capitaliste ne pouvait réaliser. Comment le circuit du capital se présente-t-il lorsque nous l'envisageons sous l'angle du capital total?

Nous avons déjà vu que pour Rosa Luxembourg, il n'est pas possible pour le capitaliste collectif de trouver une demande solvable pour la plus-value à accumuler; il est en effet, d'après elle, impossible de généraliser au capital total le processus exposé pour le capital individuel. Il est vrai que le circuit du capital ne peut être exposé de la même manière suivant qu'il s'agisse du capital individuel ou du capital total, mais cela ne signifie pas qu'il y ait une impossibilité absolue de réaliser la plus-value. Le problème est plutôt que le changement de plan, que le passage du capitaliste individuel au capital total entraîne un changement dans la forme du circuit. Tant qu'il s'agissait du capitaliste individuel, il était nécessaire de trouver un acheteur qui, sauf cas particulier, est une personne différente du vendeur; en d'autres termes l'acheteur qui peut réaliser la valeur et la plus-value contenues dans la marchandise est généralement une autre personne que le capitaliste qui a produit les marchandises et qu'il cherche à réaliser en argent. Par contre avec le capitaliste collectif, si l'on veut rester dans le cadre des rapports de production

capitalistes, nous avons affaire au même personnage et la marchandise ou plus exactement le capital marchandise qui est entre ses mains et que l'on note M', parcequ'il est accru d'une valeur supérieure par rapport aux éléments productifs qui constituaient le capital de départ, est le même que celui que le capitaliste doit acheter pour lancer un nouveau cycle d'accumulation (il est en tous cas, pour rester encore avec Rosa Luxembourg, de même valeur même si sa composition matérielle n'est pas identique (1). Le circuit du capital total ne se déploie pas en A-M-M'-A' condition pour que le cycle A'-M'-M''-A'' puisse exister, mais dans une succession de cycles A-M dans laquelle l'argent est toujours le moteur du mouvement, et donc dans lequel le but demeure la plus-value, la recherche de la valeur d'échange pour la valeur d'échange. Aussi s'il est possible pour le capital total d'effectuer le mouvement M'-A' c'est parcequ'en fait la classe capitaliste accomplit le mouvement A'-M'. Il y a réalisation de la valeur parcequ'il y a conversion de l'argent en capital productif et force de travail. Le procès prend la forme suivante :

A - MP....M'

A' - M'.....P.....M''

A'' - M''.....P.....M'''

A''' - M'''P.....

(etc...)

C'est toujours le capital argent qui donne l'impulsion du procès tout entier; la chasse au maximum de surtravail constitue le but de ce procès caractéristique de la production capitaliste.

"C'est sous cette forme (de capital argent NDR) que tout capital individuel entre en scène et inaugure son procès de capital. Il apparaît donc comme le premier moteur qui donne l'impulsion au procès tout entier (.....)
De même, la production capitaliste suppose, tant du point de vue social qu'individuel, le capital sous forme monétaire ou le capital argent comme primus motor (premier moteur) pour toute nouvelle affaire à ses débuts et comme moteur permanent."
(Marx. souligné par nous.)

Le point de départ se situe dans le capital argent, un capital argent d'une valeur A' supérieure à A. Peu important ici les moyens techniques (crédit, or....) qui permettent sa mobilisation, c'est lui qui donne l'impulsion de tout le procès. Les remarques que nous faisons ici ne doivent pas être assimilées à la réponse somme toute reicardienne qui consiste à dire que la réalisation est assurée grâce à l'accumulation.

L'un des représentants les plus achevés de cette tendance est Paul Mattick, disciple avoué du stalinien Grossmann.

"La production marchande crée son propre marché dans la mesure où elle est capable de convertir la plus-value en capital additionnel. La demande du marché concerne tant les biens de consommation que les biens capitaux.... Et seule la croissance du capital sous sa forme matérielle permet de réaliser la plus-value en dehors

des rapports d'échange capital travail. Tant qu'il existe une demande convenable et continue de biens capitaux, rien ne s'oppose à ce que soient vendues les marchandises offertes au marché.(....)

L'élargissement du marché a pour préalable évident une production élargie, quand bien même celle-ci risque de ne pas trouver face à elle une demande correspondante. Pour conserver leur capital grâce au seul moyen dont ils disposent, donc pour l'augmenter, les capitalistes accumulent à un rythme accéléré. Or, cette accélération elle-même a pour effet d'étendre le marché, dans la mesure où elle stimule la demande de moyens de production."
(Mattick. Marx et Keynes. Gallimard. pp.97-99)

Selon cette conception il existe toujours une "base stable" qui est le marché antérieur (donc en quelque sorte l'équivalent de $c+v$) tandis que l'élargissement du marché est réalisé par l'accumulation de pl ; si ce n'est pas possible, cela est dû au manque de plus-value et non à l'impossibilité en soi de réaliser la plus-value. Cette conception implique que la crise est une crise partielle, conception d'ailleurs partagée par Rosa Luxembour pour qui également, $c+v$ sont réalisées sans difficultés. La divergence entre les deux écoles porte sur la plus-value. Dans un cas il y a manque de plus-value pour assurer l'accumulation, la crise résulte du procès de production, que les problèmes de réalisation existent ou non.

"A supposer que le problème de la réalisation n'existât point, disait Marx en substance (??!!) le processus d'accumulation ne rencontrerait pas moins ses limites historiques étant donné qu'il anéantit sa propre source d'existence (et le secret de son développement) par suite de la baisse du taux de profit que provoque l'élévation de la composition organique du capital."
(idem. p.101)

Dans l'autre cas la plus-value ne trouve pas de demande solvable et ne peut être réalisée, la crise surgit dans le processus de circulation, indépendamment du procès de production. Dans un cas l'on met en avant la nécessité de la crise sans en montrer la possibilité, dans l'autre on met en relief la possibilité sans en montrer la nécessité. Dans un cas l'on privilégie le processus de production sans montrer comment la crise se réalise au niveau du processus de circulation, dans l'autre on privilégie le processus de circulation sans montrer comment la crise naît dans le processus de production. Dans un cas on développe une conception ricardienne de la crise, dans l'autre une conception sismondienne. bref l'on retombe dans l'économie politique, alors qu'il s'agit d'en faire la critique.

Si A' en se transformant en M' permet en même temps la réalisation de M' en A' , si la conversion est en même temps réalisation cela ne signifie pas pour autant qu'elle se fait automatiquement. C'est l'un des grands mérites de Rosa Luxembour d'avoir rappelé les contradictions que Marx met en relief dans le passage de la marchandise à l'argent (cf. CouC N°12 p.24).

"D'abord à ne considérer que la nature de la marchandise, rien ne s'oppose à ce qu'il y ait sur le marché surabondance de toutes les marchandises -excepté l'argent- donc que toutes descendent au-dessous de leur prix. Précisément il s'agit du moment de la crise: admettre la nécessité, pour telle marchandise, de prendre la forme de l'argent, c'est admettre que cette nécessité existe pour toutes les marchandises. Et s'il y a difficulté pour telle marchandise d'accomplir cette métamorphose, la même difficulté peut exister pour toutes les marchandises. Loin d'exclure la possibilité d'un engorgement général, la nature générale de la métamorphose des marchandises, qui implique la séparation de l'achat et de la vente aussi bien que leur unité, en contient bien plutôt les germes."

La réalisation n'est pas inévitable dans la mesure où la conversion ne l'est pas.

"L'offre de toutes les marchandises peut, à un moment donné être supérieur à la demande de toutes les marchandises parceque la demande de la marchandise universelle, l'argent, la valeur d'échange, est supérieure à celle de toutes les marchandises particulières, ou parceque l'incitation à convertir la marchandise en argent, c'est-à-dire à réaliser sa valeur d'échange, l'emporte sur l'incitation à la retransformer en valeur d'usage." (Marx)

Ce faisant la production capitaliste est paralysée et la crise éclate. La conversion de A' en M' ne s'effectue pas et par conséquent la réalisation de M' en A' n'est pas accomplie. La crise de surproduction générale s'affirme, la totalité du capital tend à ne pas poursuivre son procès. Donc contrairement aux perspectives d'une crise partielle, telles que les conçoivent aussi bien les luxembourgistes que les léninistes, le programme communiste affirme que la crise de surproduction est générale, et catastrophique; ce n'est pas une partie de pl qui ne peut se réaliser, mais c'est la totalité du capital ($c + v + pl$) qui tend à ne plus fonctionner comme capital. De même que ce n'est pas la seule partie de la plus-value à accumuler qui doit agir comme capital mais l'ensemble du capital, qu'il s'agisse du capital nouveau ou du capital antérieur, de même la crise peut affecter la totalité du capital social.

Bien entendu cette surabondance n'est que relative, elle n'existe qu'à un certain niveau de prix. Ce niveau de prix détermine dans quelle proportion la plus-value ou une partie plus ou moins grande du capital avancé ne va pas être réalisée, ruinant ainsi le producteur et le commerçant, la crise étant en même temps le rétablissement d'une unité brisée, mais un rétablissement violent. Plus le processus de valorisation/dévalorisation est avancé, plus la productivité du travail est grande, plus la contradiction entre la valeur d'usage et la valeur d'échange est développée et plus doit être étendue la dévalorisation brutale du capital (par baisse ruineuse des prix, destruction de capital etc...)

Mais avec la métamorphose du capital marchandise en capital argent, avec la réalisation du capital nous ne faisons que mettre en évidence la possibilité de la crise (1.voir note p. suivante).

"Du reste, les autres économistes (Stuart Mill par exemple) ne font pas mieux en cherchant à expliquer les crises par les simples possibilités de crises contenues dans la métamorphose des marchandises, mettons dans la séparation de l'achat et de la vente. Ces déterminations expliquent bien la possibilité de la crise, mais nullement leur réalité, le pourquoi du conflit entre les phases du processus, conflit dont la nature est telle que seule une crise -un mouvement violent- puisse révéler leur unité interne. Cette séparation est visible dans la crise; elle en est la forme élémentaire. Expliquer la crise par sa forme élémentaire revient à expliquer la crise, l'existence de la crise en l'énonçant sous sa forme la plus abstraite, autrement dit à expliquer la crise par la crise."
(Marx. Oeuvres T. 2 p.469)

Si donc nous n'avons fait que montrer la possibilité de la crise, il importe d'en rechercher les fondements, dont l'effectuation est rendue possible avec la contradiction qui existe entre le capital marchandise et le capital argent. Cette nécessité de la crise, son pourquoi, sont alors à rechercher au sein du procès de production, dans le procès valorisation/dévalorisation, c'est-à-dire plus formellement dans la baisse tendancielle du taux de profit. Dans le cycle A'-M' c'est un nouveau cycle de valorisation qui débute, avec la conversion du capital argent en éléments du capital productif mais en même temps c'est la réalisation, c'est la fin de l'ancien cycle productif avec la réalisation du capital marchandise en capital argent. La conversion et la réalisation du capital vont dépendre du rapport $\frac{A'-A}{A}$ c'est-à-dire du taux de profit.

Si la valorisation du capital se révèle insuffisante, le nouveau cycle de valorisation du capital qui débute par A'-M' ne s'effectue pas, par la même occasion la réalisation de M' en A' ne peut s'accomplir, la crise éclate. Il s'agit d'une crise de surproduction générale, la totalité du capital tend à ne plus poursuivre son procès.

C'est donc au sein du processus de production, dans la contradiction valorisation/dévalorisation que l'on recherchera l'origine de la crise. Lorsqu'une baisse brutale du taux de profit intervient dans le processus de production, la classe capitaliste doit avant de pouvoir reprendre le cycle d'accumulation et d'exploitation

- (1) "La possibilité générale de crise n'est rien d'autre que sa forme la plus abstraite sans le contenu et le mobile concret qui la déterminent. L'achat et la vente pouvant se disjoindre, ils contiennent la crise en puissance. Leur coïncidence reste toujours un moment critique pour la marchandise. Mais ils peuvent aussi se succéder sans heurt. Reste que la forme de crise la plus abstraite (sa possibilité formelle) est la métamorphose de la marchandise proprement dite qui, à l'apogée de son développement, révèle la contradiction présente dans son unité entre la valeur d'échange et la valeur d'usage, puis entre elle-même et l'argent. Mais le rapport lui-même ne contient pas ce par quoi cette possibilité se réalise : seule y est présente la condition formelle d'une crise. (Marx. Oeuvres t.2 p.476)

rétablir le niveau antérieur de la productivité du travail, rétablir le taux de profit.

Ce rétablissement ne peut être accompli que par une dévalorisation brutale du capital existant, dévalorisation qui signifie une baisse des prix ruineuse pour la classe capitaliste. Ces violentes secousses au sein du processus de production paralysent la fonction de l'argent en tant que moyen de paiement, la scission potentielle entre le capital marchandise et le capital argent (contradiction que le système de crédit a porté à son comble) devient une réalité, aboutissant ainsi à des crises violentes dont l'étendue et la profondeur sont en relation avec le niveau des forces productives déjà atteint.

"La création de cette plus-value constitue le processus de production immédiat qui, comme nous l'avons dit n'a d'autres limites que celles que nous venons d'indiquer. Dès que toute la quantité de surtravail que l'on peut extorquer est matérialisée en marchandises, la plus-value est produite. Mais cette production de plus-value n'achève que le premier acte du processus de production capitaliste; le processus immédiat. Le capital a absorbé une quantité déterminée de travail non payé. A mesure que le processus se développe, qui s'exprime dans la baisse du taux de profit, la masse de la plus-value ainsi produite s'accroît immensément. Vient alors le second acte du processus. Il faut que toute la masse des marchandises, le produit total, aussi bien la partie qui représente le capital constant et le capital variable que celle qui représente la plus-value, se vende. Si la vente ne s'opère pas ou bien qu'elle ne s'opère que partiellement ou à des prix inférieurs aux prix de production, il y a bien eu exploitation de l'ouvrier mais elle n'est pas réalisée comme telle pour le capitaliste elle peut même aller de pair avec l'impossibilité totale ou partielle de réaliser la plus-value extorquée voire s'accompagner de la perte totale ou partielle du capital. Les conditions de l'exploitation directe et celles de sa réalisation ne sont pas les mêmes elles diffèrent non seulement de temps et de lieu, mais même de nature."
(Marx. Oeuvres T.2 p.1026)

Comment, en cas de crise, se rétabliront les conditions pour que le capital puisse de nouveau poursuivre le procès d'exploitation du travail ?

"Dans tous les cas l'équilibre se rétablirait par la mise en friches, voire la destruction de capitaux plus ou moins importants. Cela s'étendrait en partie sur la substance matérielle du capital, c'est-à-dire qu'une partie des moyens de production, capital fixe et capital circulant cesserait de fonctionner et d'agir comme capital; un certain nombre d'entreprises cesseraient leur activité. Et, bien que le temps s'attaque à tous les moyens de production (la terre exceptée) et les détériore, l'arrêt de leur fonctionnement aurait ici un effet bien plus fortement destructeur.

La destruction principale dans sa forme la plus aigüe, frapperait le capital en tant qu'il possède le caractère de valeurs, donc les valeurs des capitaux. La partie de la valeur-capital qui n'a que la forme de simples titres sur des parts futures dans la plus-value où le profit, en fait, la forme de créances sur la production sous des aspects divers, se trouve dépréciée dès qu'il y a baisse des recettes sur lesquelles elle est calculée. Une partie de l'or et de l'argent en barre reste inexploitée, ne fonctionne pas comme capital. Une partie des produits jetés sur le marché ne peut accomplir son processus de circulation et de reproduction que par une énorme contraction de ses prix, donc par la dépréciation du capital qu'elle représente. De même les éléments du capital fixe sont plus ou moins dépréciés. A cela s'ajoute le fait que le processus de reproduction dépend de certaines conditions de prix préalablement données, donc qu'une baisse générale des prix l'arrête et le désorganise. Cette perturbation et cette stagnation paralysent la fonction de l'argent en tant que moyen de paiement, dont le développement est lié à celui du capital qui est fondé sur ces conditions de prix présumés.

La chaîne des obligations de paiement à échéance fixe est brisée en cent endroits. La confusion se trouve encore aggravée par l'effondrement du système de crédit qui s'est développé simultanément avec le capital, et elle aboutit aussi à des crises violentes et aigües, à des dévalorisations soudaines et forcées, à l'arrêt effectif du processus de reproduction et, par suite, au déclin total de la reproduction."

(Marx. Oeuvres T.2 p.1036)

Donc lorsque le procès valorisation/dévalorisation engendre, ce qu'il fait périodiquement, une baisse dans le degré d'exploitation du travail, il s'ensuit une baisse brutale du taux de profit, laquelle paralyse le mouvement de réalisation de la valeur capital et de la reconversion en capital nouveau de la valeur et de la plus-value contenues dans le capital marchandise. La totalité du capital est en crise (c.v.pl) et le processus de production ne pourra redémarrer qu'à travers une dévalorisation brutale du capital rétablissant le taux de profit et les conditions d'exploitation de la force de travail permettant une nouvelle accumulation capitaliste.

Quand Rosa Luxembourg développe sa conception partielle de la crise, elle affirme que seule la partie de la plus-value à capitaliser pose un problème pour être réalisée dans le cadre des rapports de production capitalistes considérés comme un tout. Dans la mesure où elle fait de telles affirmations elle nie en fait l'existence de la production capitaliste. Pas plus le capital constant que le capital variable ne peuvent être considérés comme étant achetés par les capitalistes (nous verrons que les ouvriers dans le cas du capital variable n'ont rien à voir avec cette affaire), pour leur seule valeur d'usage. Ce qui assure leur réalisation est, tout comme pour la plus-value, qu'ils puissent de nouveau fonctionner comme capital donc que l'argent se reconvertisse dans les éléments du capital productif pour produire un maximum de plus-value. Ce n'est pas que sous l'angle de la valeur d'usage que l'on doit envisager la reproduction du capital constant usé, ce serait passer à côté des importantes conclusions que tire le programme

communiste du processus de "métempsychose" de la valeur telle qu'elle s'opère dans le procès de production lorsque le capital transmet sa valeur (ou une partie de celle-ci) au produit.

Pour le capital il est nécessaire que la valeur du capital

fixe soit transmise le plus rapidement possible, la machine par exemple ayant en plus de l'usure due à son usage un autre type d'usure due à son inaction (qui s'arrête se rouille dit un proverbe allemand). De plus la machine subit un processus d'obsolescence. Tous ces éléments poussent le capital à augmenter le temps d'utilisation des machines que ce soit par l'allongement de al journée de travail ou le développement du travail par équipes dont l'aboutissement est la promotion du travail de nuit. L'on se rappellera que les dernières grèves qui ont éclaté dans l'entreprise Michelin avaient pour but de sauvegarder les samedis de la classe ouvrière, les patrons de Michelin désirant augmenter le temps d'utilisation des machines pendant une

durée plus grande de la semaine. On se rappellera aussi que l'accord de diminution du temps de travail à 35 heures au sein du groupe BSN (Gervais-Danone, Kronembourg etc...) s'accompagne d'un aménagement du temps de travail destiné à un allongement du temps d'utilisation des machines. La hausse relative des salaires et donc la diminution apparente du taux de plus-value n'entraîne pas d'augmentation de al valeur des produits, bien au contraire la valeur du capital constant qui sera transmise au produit le sera sur une période plus brève, gage d'une diminution de la valeur des marchandises. Dans la mesure où elle intervient sur la détermination de la valeur de la force de travail cette baisse de la valeur des marchandises assurera une augmentation de la masse et du taux de la plus-value. Il est vrai que cette augmentation n'aura d'effet qu'au niveau social et qu'elle n'aura donc qu'une retombée partielle sur BSN, par contre en abaissant la valeur individuelle des marchandises produites par le groupe au-dessous de leur valeur sociale, il lui sera tout à fait possible de recueillir des surprofits.

Grâce à ceux-ci, BSN pourra très bien supporter une hausse relative des salaires accordée aux ouvriers; (ce qui n'exclut pas qu'il profite de la flexibilité dans le volume du travail vivant ainsi obtenue pour le réduire, en installant des machines supplémentaires, ce qui est favorisé par la hausse des salaires. L'armée de réserve ainsi gonflée pourra faire pression sur l'ensemble de la classe ouvrière). Une telle mesure ne peut donc être généralisée sinon elle entraînerait une diminution brutale de la masse de plus-value créée et donc une baisse brutale du taux de profit. Elle ne peut exister que parce que les entreprises du groupe BSN occupent dans bien des cas une place où elles sont en mesure d'obtenir et d'accroître les surprofits qu'elles réalisent en s'appropriant une partie plus grande de la plus-value sociale tout en contribuant moins à sa création. Du fait de cette position particulière, il est alors possible de placer la classe ouvrière de l'entreprise dans une situation plus défavorable que la moyenne de la classe ouvrière. Mais la crise ruinera ces ultimes tentatives de dégager une aristocratie ouvrière et le salaire des ouvriers de BSN sera ramené au salaire moyen que l'on obtient dans une branche pour une semaine de travail de 35 heures ce qui équivaudra à abaisser, dans un premier temps encore plus le salaire au-dessous de la valeur de la force de travail, celle-ci nécessitant comme l'a

montré la phase de prospérité, des semaines de travail de plus de 40 heures pour être reproduite dans des conditions qui, déjà du point de vue social étaient inférieures à la moyenne, la réduction générale du temps de travail a depuis quelques années déjà, signifié une baisse de salaire pour des parties importantes de la classe ouvrière et ce phénomène est accentué par la crise.

Depuis la seconde guerre mondiale, période particulièrement faste pour le capital, période où son triomphe sur le prolétariat n'a jamais été aussi vaste, période marquée par l'accroissement effréné de l'exploitation du prolétariat, la proportion d'ouvriers devant travailler de nuit (mais ce mouvement atteint aussi les classes moyennes (1)), ou soumis au travail posté n'a cessé de croître.

Comme la valeur du capital constant et du capital fixe entre les mains de la classe prolétarienne est désormais très élevé, comme d'autre part le travail associé est particulièrement développé (peu de prolétaires détiennent donc entre leurs mains une partie d'un mécanisme social où toutes les parties sont indépendantes et peuvent donc le bloquer dans sa totalité) le despotisme du capital ne peut que s'accroître pour s'assurer de la continuité du procès de production et assurer la surveillance de la bonne utilisation des machines, lesquelles, ainsi que

tous les aspects sociaux du travail font face au prolétaire et le dominant. Ce despotisme doit d'autant plus s'accroître que la classe ouvrière oppose une résistance croissante qu'il faut briser (2).

Si donc la reproduction et donc l'accumulation du capital existant obéissent à la même motivation que l'accumulation de la plus-value : la recherche du maximum de plus-value, il en va de même pour le capital variable. D'après le programme communiste (et nous reviendrons sur ce point important de la doctrine) la classe capitaliste a le monopole aussi bien de l'argent et des moyens de production que des moyens de consommation, elle fait face à la classe prolétaire qui n'a d'autre marchandise que sa force de travail. En ayant le monopole des moyens de consommation, c'est donc avec le produit passé de son travail que la classe capitaliste paie les prolétaires. Par conséquent le rôle du prolétariat dans la réalisation du produit nouveau est nul.

"La classe capitaliste donne régulièrement sous forme de monnaie à la classe ouvrière des mandats sur une partie des produits que celle-ci a confectionnés et que celle-là s'est appropriés. La classe ouvrière rend aussi constamment ces mandats à la classe capitaliste pour en retirer la quote part qui lui revient de son propre produit. Ce qui déguise cette transaction c'est la forme marchandise du produit et la forme argent de la marchandise. Le capital variable n'est donc qu'une forme historique particulière du fonds dit d'entretien du travail que le travailleur doit toujours produire et reproduire lui-même dans tous les systèmes de production possibles. Si, dans le système capitaliste, ce fonds n'arrive à l'ouvrier que sous forme de salaire, de moyens de paiement de son travail, c'est parceque là le produit s'éloigne toujours de lui sous forme de capital. Mais cela ne change rien au fait que ce n'est qu'une partie de son propre travail passé et déjà réalisé que l'ouvrier reçoit comme avance du capitaliste."
(Marx. Oeuvres T.2 p.1069)

La production nouvelle, qu'il s'agisse de moyens de production ou de moyens de consommation est le monopole de la classe capitaliste et affronte le prolétaire dépouillé de toute propriété.

La réalisation de cette partie du produit social dépendra donc de la capacité qu'a la classe capitaliste à salarier l'ensemble de la classe ouvrière, elle dépendra donc de sa capacité à avancer le capital variable, cette capacité qu'il s'agisse du capital variable ou du capital constant, dépendra du degré de valorisation du capital, c'est-à-dire du taux de profit.

Rosa Luxemburg, tout en ayant eu le mérite de rappeler son importance, n'en reste qu'à un moment de la crise. Elle se borne à la contradiction capital marchandise-capital argent qui ne fait que donner la possibilité de la crise. Pour pouvoir fonder sur cette contradiction également la nécessité de cette crise, elle est conduite à la rendre permanente. Alors que chez Marx le cycle pouvait très bien s'accomplir sans heurts, Rosa Luxemburg est amenée à transformer une contradiction qui donnait la possibilité de la crise en une contradiction qui en fournit la nécessité permanente, contradiction que le capital ne peut dépasser que dans ses relations avec les formes de production extérieures au MPC. En décrétant la crise permanente, elle s'inscrit dans une tradition de l'économie politique qui est en contradiction avec le programme communiste pour qui les crises constituent des explosions périodiques.

Pour le programme communiste, la crise n'est pas permanente, elle éclate périodiquement mais à un niveau toujours plus élevé.

"Il faut distinguer, écrit Marx, lorsque Smith explique la baisse du taux de profit par la surabondance de capital, accumulation de capital, il veut parler d'un effet permanent ce qui est faux. Par contre surabondance de capital transitoire, surproduction, crise, c'est quelque chose de tout à fait différent. Des crises permanentes ça n'existe pas."

(Marx. Théories sur la plus-value. T.2 p.592)

(1) Si les classes moyennes sont soumises à ce despotisme c'est pour des raisons proches mais pas strictement identiques que les prolétaires, le travail des classes moyennes n'a en effet pas la vertu de pouvoir transmettre la valeur du capital constant à la valeur des marchandises.

(2) Outre tous ces aspects liés au capital constant, il ne faut pas oublier que plus la force de travail est dévalorisée plus le taux et la masse de la plus-value extorquées à l'ouvrier est grand plus il est difficile de l'accroître d'où une augmentation du despotisme du capital. La phase de soumission réelle du travail au capital est donc bien la phase impérialiste et fasciste du capital que définissait la gauche communiste d'Italie, les racines de ce despotisme étant contenues dans l'être du capital, être qui tend à se réaliser avec la phase de soumission réelle.

"Trop de moyens de travail et de subsistance sont produits périodiquement pour qu'on puisse les faire fonctionner comme moyens d'exploitation des ouvriers à un certain taux de profit. Il est produit trop de marchandises pour qu'on puisse réaliser et reconvertir en capital nouveau la valeur et la plus-value qui s'y trouvent contenues, c'est-à-dire exécuter, dans les conditions de répartition et de consommation de la production capitaliste, ce processus soumis à des explosions périodiques."
 (Marx. Oeuvres T.2 p.1041)

Rosa Luxembourgn ne restitue donc que partiellement la contradiction de la production capitaliste, elle en reste au processus de circulation sans montrer les relations intimes que la crise entretient avec le processus de production, contradictions qui se réalisent dans la sphère de la circulation par l'arrêt du processus d'accumulation et donc de réalisation du capital et de la plus-value. Ce faisant, Rosa Luxembourgn, pourtant par ailleurs brillante dialecticienne ne développe qu'une conception unilatérale de la crise, sans montrer comment les contradictions de la production capitaliste se résolvent par des crises qui surgissent sur la base de celles-ci.

"Périodiquement, le conflit des forces antagoniques éclate dans les crises. Les crises ne sont jamais que des solutions momentanées et violentes des contradictions existantes, des éruptions violentes qui rétablissent pour un moment l'équilibre troublé."
 (id. p.1031)

De ce point de vue Boukharine notait fort justement qu'il

"...ne faut pas voir seulement les contradictions mais aussi l'unité. Dans les crises cette unité s'affirme avec une force élémentaire, tandis que, selon Rosa Luxembourgn elle est, en général impossible. En d'autres termes la camarade Rosa Luxembourgn cherche dans le capitalisme des contradictions plates et formellement logiques, qui ne sont pas dynamiques, qui ne se résolvent pas, n'apparaissent pas comme des éléments d'une unité contradictoire, mais qui nient tout simplement cette unité. En réalité, nous avons affaire à des contradictions dialectiques, qui sont les contradictions d'une totalité qui se résolvent périodiquement et se reproduisent constamment et qui ne font sauter tout le système capitaliste comme tel qu'à un certain degré de développement, c'est-à-dire qui détruisent en même temps qu'elles même l'ancienne forme de l'unité."
 (Boukharine. op. cité p.103)

Ainsi la crise ne surgirait pas des limites inhérentes à la production capitaliste, limites qu'elle cherche constamment à dépasser pour els poser sur une échelle plus grande, mais de la rupture du métabolisme que le MPC entretient avec les formes de production pré-capitalistes. Le MPC ne serait donc pas un mode de production historiquement stable et donc ne pourrait jouer son rôle historique que pour autant que les formes révolues subsistent. La crise du MPC ne proviendrait pas du développement des contradictions internes, mais d'un principe extérieur à celui-ci. Tout cela est la plus parfaite négation de la dialectique de l'histoire.

Pour Marx.

"La production capitaliste tend constamment à surmonter ces limites inhérentes, elle n'y réussit que par des moyens qui dressent à nouveau ces barrières devant elles, mais sur une échelle encore plus formidable.

La véritable barrière de la production capitaliste, c'est le capital lui-même. Voici en quoi elle consiste : le capital et son expansion apparaissent comme le point de départ et le terme, comme le mobile et le but de la production; la production est uniquement production pour le capital, au lieu que les instruments de production soient des moyens pour un épanouissement toujours plus intense du processus de la vie pour la société des producteurs. Les limites dans lesquelles peuvent uniquement se mouvoir la conservation et la croissance de la valeur du capital - fondées sur l'expropriation et l'appauvrissement de la grande masse des producteurs - ces limites entrent continuellement en conflit avec les méthodes de production que le capital doit employer pour ses fins et qui tendent vers l'accroissement illimité de la production, vers la production comme une fin en soi, vers le développement absolu de la productivité sociale du travail. Le moyen - le développement illimité des forces productives de la société - entrant en conflit permanent avec le but limité, la mise en valeur du capital existant. Si le mode de production capitaliste est, par conséquent, un moyen historique de développer la puissance matérielle de la production et de créer un marché mondial approprié, il est en même temps la contradiction permanente entre cette mission historique et les conditions correspondantes de la production sociale."

(Marx. Oeuvres T.2 p.1032)

La crise, telle que se la représente Rosa Luxembourg est indépendante de l'histoire du MPC; ce dernier ne connaît pas, selon elle, de crises spécifiques suivant sa périodisation historique mais une crise permanente de même nature quelle que soit l'étape du développement. crise qui s'aiguise avec l'avance du MPC. Alors que pour la théorie révolutionnaire le MPC connaît des crises de suraccumulation absolue dans la phase de soumission formelle et des crises de suraccumulation relative dans la phase de soumission réelle du travail au capital (cf. CouC N°9) pour Rosa Luxembourg, quelle que soit la phase de la production capitaliste, la nature de la crise est toujours la même.

Dans la mesure où elle ne met pas en relief l'origine des crises dans le processus de production (qui est unité du procès de valorisation et du procès de travail) elle ne peut donc resituer les crises relatives aux diverses périodes historiques du MPC. Qui plus est le MPC ne peut, selon Rosa Luxembourg atteindre la phase de soumission réelle, phase dont l'une des caractéristiques est que justement le MPC s'est débarrassé des autres formes de production pour aller de son propre pas.

"Tant que le capital est faible il cherche à s'appuyer sur les béquilles d'un mode de production disparu ou en voie de disparition; sitôt qu'il se sent fort, il se débarrasse de ces béquilles et se meut conformément à ses lois propres."

(Marx. Oeuvres T.2 p.295)

La Gauche d'Italie avait justement défini à la réunion d'Asti le degré de pureté du MPC en fonction de la plus ou moins grande importance des classes et couches qui n'étaient pas soumises au travail salarié. Donc pour Rosa Luxembourg, l'avènement de la phase de soumission réelle, c'est-à-dire la phase dans laquelle le MPC réalise son être, ne peut se développer (1).

Dans la logique de la conception de Rosa Luxembourg, il arrive un point où la crise est inévitable et irréversible: c'est une crise historique qui rend impossible toute solution, toute issue de sortie pour le MPC. Indépendamment de l'action du prolétariat, le catastrophisme luxembourgistes prédit un point d'arrêt à partir duquel tout développement du MPC est impossible (2). Pour le programme communiste, comme le notait Lénine: "Les révolutionnaires s'efforcent parfois de démontrer que la crise ne possède absolument aucune issue. Mais dans l'absolu il n'existe pas de situations qui n'offrent aucune issue."

Si la crise qui dans une période révolutionnaire a pour effet de polariser les antagonismes entre capital et prolétariat ne se traduit pas par la victoire du prolétariat, des dévalorisations massives du capital, d'autant plus grandes que les forces productives du travail sont développées permettent une cure de la société bourgeoise (depuis 1914 cette cure doit d'ailleurs être systématiquement organisée et s'achève par la guerre impérialiste). La théorie luxembourgistes, qui développe une théorie unilatérale des crises ne restituant partiellement qu'un aspect de la théorie communiste des crises, en la comprenant comme une crise partielle, permanente, irrémédiable, développe un catastrophisme gradualiste et fataliste étranger aux perspectives révolutionnaires prolétariennes.

(1) Un autre aspect de cette impossibilité, nous le retrouvons dans les échanges que le MPC doit selon Rosa Luxembourg entretenir avec les formes de production pré-capitalistes. Si nous pouvons suivre Rosa Luxembourg quand elle nous dit qu'à travers ses échanges il y a réalisation de la plus-value, par contre la forme des échanges ne peut correspondre qu'à une phase déterminée de l'évolution du MPC. Si nous admettons que l'appareil de production capitaliste va trouver des débouchés dans les formes de production pré-capitalistes, il est vraisemblable que les caractéristiques techniques des moyens de production et de consommation fournis devront être différents de ceux utilisés par la production capitaliste. Cette différence s'accusant avec le développement de la phase réelle dans laquelle le MPC forge une technologie spécifiquement capitaliste. On imagine mal que dans la phase de soumission réelle, une partie croissante du produit social (la plus-value) revête une forme matérielle qui soit appropriée à sa consommation par les formes de production capitalistes tandis que les formes de production pré-capitalistes devraient former les éléments matériels d'une accumulation capitaliste reposant sur une technologie avancée.

(2) Voir note page suivante.

12 La caricature du luxembourgeoisisme est aujourd'hui fournie par le Courant Communiste international (CCI). Dans nos numéros précédents nous avons eu l'occasion de relever certains traits caractéristiques de cette secte qui la rendent beaucoup plus apte à jouer le rôle de valet du traître dans les romans de cape et d'épée que celui d'avant-garde du prolétariat. Le plus accablant est que leur conception repose sur une incohérence grotesque que chaque jour rend plus absurde.

Passons sur le fait que, tandis que Rosa Luxembourg écrivait en 1913 : "Le développement capitaliste en soi a devant lui un long chemin, car la production capitaliste en tant que telle ne représente qu'une infime fraction de la production mondiale. Même dans les plus vieux pays industriels d'Europe, il y a encore, à côté des grandes entreprises industrielles, beaucoup de petites entreprises artisanales arriérées, la plus grande partie de la production agricole, la production paysanne n'est pas capitaliste. A côté de cela il y a en Europe des pays entiers où la grande industrie est à peine développée, où la production locale a un caractère paysan et artisanal." (Introduction à l'économie politique, éd. 10/18 p.209); le CCI lui, estime que dès 1914, il n'y a plus de marchés extra-capitalistes.

Constatons que s'il n'y a plus de marchés solvables à partir de 1914 le capitalisme ne peut en toute logique luxembourgeoisiste, connaître de développement ultérieur. Pourquoi donc 70 ans après, alors qu'il n'est pas possible de réaliser la plus-value, alors que cette plus-value a augmenté de manière phénoménale depuis 1945, est-il encore debout, et avec (au cours du XX^e siècle) un taux de croissance supérieur, à celui obtenu au cours du XIX^e siècle, même en tenant compte de la période de stagnation 1919-39, voilà un mystère sur lequel le CCI ne nous a jamais éclairci. Les arguties avancées ne résistent pas à l'examen.

L'une d'elles consiste à nous dire que le capital a pu accumuler à la faveur de la reconstruction consécutive à la deuxième guerre mondiale. Ce que l'on oublie de préciser c'est que si une guerre a porté le niveau des forces productives disons du niveau 100 au niveau 10 il faut encore qu'existe dans le MPC et dans la logique luxembourgeoisiste des marchés solvables permettant de réaliser la plus-value pour que l'accumulation puisse de nouveau reprendre le niveau de 100 précédemment atteint. Ou alors le CCI se représente la reconstruction et donc l'accumulation capitaliste comme le renouvellement d'une amasse de valeurs d'usage qui a été détruite. Quant au recours à de nouveaux marchés ou l'approfondissement des marchés anciens, soit il s'agit de marchés capitalistes et donc il ne peut y avoir de demande pour la plus-value à accumuler, soit il s'agit de marchés fournis par les formes de production extra-capitalistes, or ces marchés d'un point de vue qualitatif n'existent plus selon le CCI. Pour sortir de cette impasse, le CCI, sans vergogne, n'hésite pas alors à affirmer que l'Etat par le jeu du mécanisme de crédit soutient cette demande? Autant dire que l'on n'a pas compris le premier mot de la théorie que l'on prétend défendre. Autant dire que les capitalistes peuvent donc acheter eux-mêmes la plus-value et qu'ils réalisent eux-mêmes la plus-value à partir du moment où existent les moyens techniques (le crédit) pour cette réalisation. Dans ce cas le CCI jette par la fenêtre la théorie qu'il a introduite par la porte, tout en prétendant s'appuyer sur Rosa Luxembourg, il la rejette. Du même coup la crise du MPC se transforme dans la démonstration de son règne éternel. Belle conclusion pour qui prétend la détruire.